

*français*  
**L'ÉCRAN**  
L'HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DU CINÉMA

TOUS LES  
MERCREDIS  
**10<sup>F</sup>.**

4<sup>e</sup> ANNEE

N° 57

21 JUIL.

1946

**Merle OBERON**, VEDETTE ANGLAISE, DONT LE BEAU VISAGE ECLAIRE « LYDIA » ET QUI VIENT DE TOURNER « NIGHT IN PARADISE » A HOLLYWOOD.







(Photo AGIP.)

**LE RETOUR AU PAYS NATAL...** Greta, la farouche, l'inabordable, s'humanise — ou bien éprouve-t-elle le besoin d'un peu de publicité ? En tous cas, à son arrivée en Suède, elle a répondu sans difficulté aux questions des journalistes (voir ci-contre).



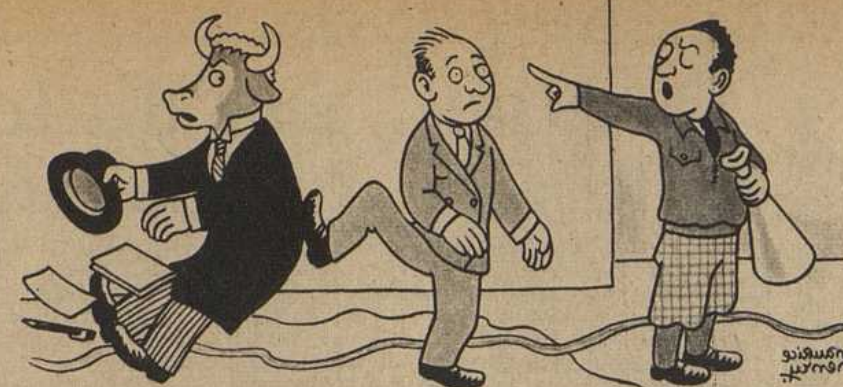
**DEUX EXPRESSIONS CARACTERISTIQUES** de René Clair qui, à son retour à Paris, nous a confirmé les informations que nous avons données sur ses projets : réalisation de « Le Silence est d'or », où seront évoqués les temps du cinéma muet, avec Raimu et François Périer.

## QUATORZE JUILLET A HOLLYWOOD



**LES PHOTOGRAPHES AMERICAINS SONT IMPITOYABLES...** Qu'on en juge par ces instantanés pris lors du « Bastille Day » (voir l'article ci-contre) : reconnaissez-vous, de g. à dr., Paulette Goddard et Burgess Meredith, Michèle Morgan et Dinah Shore, Boyer et Ingrid Bergman ?

7989



## LE FILM D'ARIANE

« Bastille Day »  
ciné-radiophonique

**Croquis à l'emporte-tête...**

### GEORGES GUÉTARY

**L'**ŒIL bleu, le cheveu noir, le complet gris, la dent blanche, la lèvre rouge, voici Georges Guétary.  
« Là devant » j'avoue mon impuissance et je me retire sur la pointe des pieds.

Le cas des chanteurs de charme ne devrait pas appartenir à la critique masculine.

Ce sont nos aimables consœurs qui peuvent juger ces jolis monstres sacrés.

Nous, nous n'y connaissons rien. Ce n'est plus de notre ressort. M. Georges Guétary nous apparaît sans guitare, comme un Basque venu de Grèce en passant par ailleurs.

Et cet ailleurs est le « n'importe où » hanté par de jeunes mokos qui paressent une chanson aux lèvres.

C'est un riche amateur.  
Il entre sur l'écran à cheval et la bouche grande ouverte.

Du coup, il a transformé notre cher Tino en gardian : l'ex-moinillon est devenu cow-boy en Camargue pour rivaliser avec Guétary.

C'est un manège de chevaux de bois.

Et d'acteurs du même métal. Une compétition sans espoir.

L'arrivée d'un Grand Prix où les cloches sonnent à chaque tour.

Les producteurs jouent gagnant et touchent sans douleur.

L'œil bleu, le cheveu noir, le complet gris, la dent blanche, la lèvre rouge...

Qu'avez-vous à dire, ô critiques, mes frères ?

Peut-être préférez-vous Jules Raimu ou Pierre Fresnay ?...  
Ils ne chantent pas... eux !...  
P.-R. Wilm ?...  
Il ne chante même pas...

Georges Guétary, lui, avec l'œil bleu, le cheveu noir, le complet gris, la dent blanche, la lèvre rouge, a une voix tonnante...

Et câline, et suave, et caressante, et languissante, et palpitante, et roucouillante et tout !...

C'est le cavalier noir, Chiquito, Robin des Bois, et cætera et phylloxera car, généralement, ses chansons attaquent l'intelligence humaine avec la ténacité gourmande de l'insecte.

On ne peut en vouloir au chanteur d'être un mauvais acteur. Ce n'est pas son métier.

On ne peut en vouloir au public qui aime le charme et Georges Guétary en travers de ses mauvais films.

Des films qu'on voit avec les oreilles.

On ne peut en vouloir aux producteurs qui profitent de l'ensemble pour remplir leur tiroir-caisse.

C'est un concours de circonstances.

Une bête à concours.

Et le cinéma est recalé à tous les coups.

L'œil bleu, le cheveu noir, le complet gris, la dent blanche, la lèvre rouge...

Il y a des gens qui préfèrent Michel Simon !...  
Ils ont raison, mais il faut de tout pour faire un monstre.



**Le Minotaure.**

La Divine  
revient sur terre

**P**ROTEGÉE par de robustes chiens de garde, Greta Garbo, revenue dans son pays natal, se repose actuellement dans la propriété d'un riche Suédois dans l'archipel de Stockholm. Car, a-t-elle déclaré aux journalistes, elle est « lasse » et va voyager un peu pour se changer les idées. Peut-être même viendra-t-elle à Paris et acceptera-t-elle d'y tourner un film. « Cela dépend du scénario », a-t-elle ajouté, avec la modestie qu'on lui connaît.

Cependant, les années passant, la Divine semble avoir mis un peu d'eau dans son hydromel. Elle n'a pas, apprend-on, tenté de quitter, avant Göteborg, le paquebot qui l'amenait en Europe. Elle n'est pas descendue du train à la station avant Stockholm, comme elle le faisait jadis pour déjouer la curiosité de la presse. Enfin, elle s'est prêtée aux indiscretions de l'interview.

Encore un petit effort : bientôt les molosses qui gardent la star se transformeront en toutsou de manchon et leur maîtresse ne s'entourera plus de cet équivoque et fallacieux halo qui ressemblait un peu trop au roulement de tambour qui annonce les trapézistes. Sancta simplicitas...

**Ce qu'on verra à Cannes**

**L**ES films français, qui seront présentés au Festival de Cannes, ne sont pas encore désignés. On n'est même pas encore tout à fait d'accord sur la composition de la commission qui en fera le choix. Elle était, à l'origine, de vingt membres. Il y en aurait maintenant quarante-cinq. Quand nous serons à cent...

À l'étranger, on semble avoir travaillé plus efficacement. Si le Canada a décidé de n'envoyer que dix courts métrages, le Danemark présentera deux grands films : *La Terre sera rouge* (dont la sortie est annoncée) et *Le Jour de la colère*. L'Argentine, elle aussi, a choisi deux titres (*La Dame Duende* et *Villareca del Sania*), de même que la Tchécoslovaquie (*Rosina, enfant trouvée* et *La Rivière ensorcelée*) et la Suède (*Hantise* et *Sang et Feu*). Quant aux Pays-Bas, ils ont sélectionné quatre documentaires et cinq journaux filmés.

Ainsi s'affirme de plus en plus le caractère vraiment international de la grande manifestation de septembre.



## Production noire...

Il existe aux Etats-Unis quelques six cents salles de cinéma fréquentées par un public exclusivement noir. A leur intention, des producteurs noirs, installés à New-York, Chicago ou Dallas, réalisent des films dont les budgets sont loin d'atteindre ceux pratiqués à Hollywood. Les devis s'évaluent de 20.000 à 50.000 dollars (de 2.500.000 à 6.000.000 de francs) et les vedettes ne sont payées que 100 dollars (12.000 francs) par semaine.

Ces films sont surtout des comédies musicales où le chant et la danse tiennent une grande place. Mais on n'y admet pas la caricature des Noirs. Les Blancs, disent-ils, s'en chargent suffisamment.

La dernière production de ces modestes sociétés s'appelle *Beware* : les vedettes en sont Louis Jordan, chanteur et compositeur de talent ; Valerie Black et Milton Woods, le « Basil Rathbone de couleur ».

Louis Jordan commence à être connu aux Etats-Unis, et l'on se demande s'il ne suivra pas l'exemple de Lena Horne, héroïne de *Stormy Weather*, qui a dû son succès à un « musical » : *Boogie Woogie*, produit par un noir : Jack Goldberg, surnommé « Abe Lincoln de Harlem ».

Une maison de production dirigée par des Noirs : l'*American News of Chicago*, a donné, depuis 1942, cent quatre-vingt-cinq bandes d'actualités montrant l'activité des Noirs dans la vie sociale. Elle a sorti dernièrement des documentaires composés de prises de vues anciennes et nouvelles montées selon la formule de *La Marche du Temps*.

## Un poète, ami de la France, à la tête du cinéma tchèque

L'ŒUVRE la plus célèbre du cinéma tchèque est sans conteste « *Erotikon* », terminé dans les dernières années du muet et mis en scène par Machaty. Le scénario en avait été écrit par un jeune poète de vingt-huit ans, Vitezlav Nezval. Vitezlav Nezval est aujourd'hui directeur général du cinéma tchèque, et l'on comprendra l'importance de cette fonction si l'on sait que l'industrie cinématographique étant nationalisée, en Tchécoslovaquie, toutes les sociétés de production ou de distribution, toutes les salles de cinéma et les studios géants de Barandow, les plus beaux d'Europe, relèvent directement du directeur général.

Cet homme fort, exhubérant, jovial, qui déborde de vitalité et fait sans cesse tonner sa voix de bronze n'est pas seulement le meilleur et le plus célèbre des poètes tchèques, il est aussi l'un des plus fidèles et des plus actifs amis de la France. Sa pièce de théâtre, la plus connue, est une adaptation de « *Manon Lescaut* » qu'on cessa de jouer quand les Allemands entrèrent à Prague ; elle se vendit alors en librairie à 60.000 exemplaires. Nezval a traduit dans la langue de son pays les œuvres complètes de Rimbaud et de Mallarmé. C'est enfin grâce à lui que la Tchécoslovaquie est sans doute le pays d'Europe qui importe la plus forte proportion de bons films français. Alors que Londres en est réduit à Tino Rossi où à d'antiques navets de 1935 Bratislava, Brno ou Karoly Vivary applaudissent « *Les Enfants du Paradis* », « *La Bataille du Rail* » ou « *l'Idiot* », quelques semaines seulement après leur présentation à Paris.

— Nous jugeons, en Tchécoslovaquie, me dit Nezval, que le cinéma français est actuellement, du point de vue artistique, le meilleur du monde. Nous

l'aimons parce qu'il nous apporte, avec une imagination poétique et une pensée neuve, un sens social fort... Sans l'imagination, le cinéma n'est plus qu'un article commercial, et chez nous nous considérons que le film est, avant tout, un instrument de Culture ».

Je l'interroge sur le cinéma tchèque actuel.

— Le développement de notre cinéma est lié à celui des forces progressives dans le monde, et c'est d'abord la France et la Russie, qui, pour nous, incarnent ces forces. Nous souhaitons que se réalisent bientôt des productions franco-tchèques, et nous poursuivons depuis plusieurs mois des pourparlers dans ce sens avec votre direction générale du cinéma. Les Russes ont déjà réalisé à Barandow plusieurs grands films : deux d'entre eux sont en couleurs. Pour notre part nous avons actuellement douze productions en chantier et l'une d'elles, qui va être bientôt terminée, est le premier grand film tchèque en couleurs. Nous éditons également de nombreux documentaires, et nos ateliers de dessin animés travaillent maintenant en accord avec Grimmaud et Sarrut ».

Comme ses amis poètes français, ce grand poète tchèque fut l'un des premiers militants de la Résistance dans son pays : On se répéta, on recopia partout ses poèmes clandestins, volontairement écrits dans une langue populaire et directe. La Gestapo emprisonna Nezval, ne put rien prouver contre lui, et le relâcha. Il vécut dans la clandestinité jusqu'à la Libération où il fut appelé au haut poste qu'il occupe actuellement. Il ne pouvait y avoir, du point de vue français, de choix plus heureux.

Georges SADOUL.

## LA MER A LA MONTAGNE



Si, pour vos vacances, vous hésitez entre la mer et la montagne, sachez qu'à Hollywood le problème est résolu. Pour « *Step by step* » que tourne Ann Jeffreys avec Lawrence Tierney (debout derrière la caméra), on a, aux flancs d'une colline, reconstitué un morceau de plage...

## Jules Verne avec ou sans relief ?

Le cinéma soviétique fait, en ce moment, une grande consommation de sujets d'aventures. Il existe, en effet, à Moscou un studio du « film soviétique pour les enfants » qui adapte exclusivement des œuvres de la littérature classique, des romans d'aventures, des thèmes géographiques, sportifs et musicaux à l'intention de la jeunesse.

Dernièrement, c'est Basile Jouravlev, connu jusqu'ici comme régisseur, qui réalisait *Le Capitaine de 15 ans*, d'après Jules Verne, avec de jeunes acteurs.

L'été dernier, la même région avait vu se dérouler des scènes étranges. Entourés de chèvres sauvages, de renards, de grands ducs et de hiboux, y évoluaient des gens à moitié nus, « vêtus de peaux de bêtes » et des matelots aux uniformes déchirés. Alexandre Andrievsky y tournait un nouveau film en relief : *Robinson Crusoe*, dans lequel il utilisait de nouvelles méthodes pour obtenir certains effets spéciaux.

A cette occasion, Andrievsky déclarait : « Jusqu'à présent, le cadre du film en relief avait la forme d'un rectangle étroit, ce qui n'était pas commode pour la composition. Grâce à une méthode trouvée par l'inventeur du cinéma stéréoscopique S. Ivanov, et par D. Sourensky, opérateur de notre film, nous usons désormais d'un cadre carré, ce qui rapproche notre composition de celle d'un film ordinaire. »

Est-ce de l'Est que nous viendront à la fois les transpositions cinématographiques des romans de Jules Verne et la troisième dimension tant attendue ?

## PARIS

◆ Troisième mariage de Madeleine Carroll : Henri Lavorel.

◆ *Sologne* : La Jeune folle, d'après Catherine Beauchamps.

◆ Viviane Romance et Clément Duhour : *La Maison sous la mer*, réalisation Calef.

◆ Dimitri Kirsanoff prépare *Normandie-Niemen* : la célèbre escadrille.

◆ Sortie prochaine de *La Terre sera rouge*, film danois sur la résistance.

◆ *Stroheim et Denise Vernac* : La Danse de mort, réalisation Marcel Cravenne, d'après Strindberg.

◆ Pierre de Hérain remet ça : *L'Amour autour de la maison*, avec Pierre Brasseur et Maria Casarès.

◆ René Clément, fin août : Les Maudits.

◆ *L'Arche de Noé*, scénario de Paraz, adaptation J. Prévert, dial. J. Prévert et P. Laroche, réal. Henri Jacques : Pierre Brasseur, Georges Rollin, Armand Bernard.

◆ *Rectifions* : ce n'est pas Lucien Nat, mais Georges Yvon qui tourne *Le Bateau à soupe et qui figurait sur la photo publiée dans notre dernier numéro*.

## HOLLYWOOD

◆ Nouvelles versions : *L'Eventail de Lady Windermere*, déjà réalisé par Lubitsch ; *The Good Fairy*, avec Deanna Durbin — tourné en 1934 par William Wyler, avec Margaret Sullavan.

◆ Danny Kaye interprétera huit rôles dans *The Secret life of Walter Mitty*.

◆ Irene Castle hésite à se marier pour la quatrième fois.

◆ *Vu le succès du Spectre de la Rose*, le scénariste Ben Hecht réalisera un second film.

◆ Walter Reisch : long contrat de scénariste-réalisateur.

◆ Goupi Mains Rouges, 24<sup>e</sup> semaine d'exclusivité à New-York.

◆ Paul Coze, peintre français, assistant technique pour *The Razor's Edge*.

◆ Le réalisateur britannique Carol Reed : Portrait in Black.

◆ Claudette Colbert, partenaire de Walter Pidgeon, dans *The Secret Heart*, que dirige Robert Z. Leonard, avec June Allyson.

## LONDRES

◆ Projets : *Fame is the spur, des frères Boulting, October Men*, d'après Eric Ambler, *Precious Bane*.

◆ *The Man Within*, réal. B. Knowles en technicolor avec Michael Redgrave, Jean Kent.

◆ Arrivée prochaine de Robert Sherwood et Cab Calloway.

◆ James Mason partira en novembre pour Hollywood où il tournera *The Manate*.

◆ Anna Neagle dans Piccadilly Incident, de Herbert Wilcox.

## BERNE

◆ Un referendum de *Schweizer Film Zeitung* et *Ciné-Suisse*. Parmi les dix premiers acteurs étrangers : un seul Français, Jean Gabin (7<sup>e</sup>). Parmi les dix premiers réalisateurs : un Français, René Clair (6<sup>e</sup>). *Vainqueurs étrangers* : Gene Tierney, Spencer Tracy, Fritz Lang.

## DE HOLLYWOOD, NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER HAROLD J. SALEMSON NOUS CABLE LES PREMIERS DÉTAILS SUR LE FILM QUE CHAPLIN EST EN TRAIN DE TOURNER

LE film de Charlie Chaplin, inspiré par la vie de Landru, et qui s'appelait primitivement *A Comedy of Murder (Une Comédie du meurtre)*, est à moitié terminé : il ne reste plus que sept ou huit semaines de prises de vues...

Nous sommes en mesure de donner aujourd'hui les premiers détails précis à ce sujet — bien que Chaplin ait interdit toute publicité sur le film avant qu'il soit achevé.

Comme nous l'avons déjà annoncé, le titre définitif sera *Monsieur Verdoux*, du nom du personnage, inspiré de Landru, qu'y joue Chaplin. Nous disons bien : Chaplin, et non Charlot. Finies la canne, les godasses et la petite moustache préhitlérienne ! S'il ne porte pas la barbe de Landru, Chaplin aura des moustaches cirées, et figurera un Français moyen élégant d'il y a 25 ans.

Qui plus est, le film ne sera nullement une comédie, comme pouvait le faire croire le titre primitif, mais un mélodrame sérieux. Il aura certainement un aspect satirique, car M. Verdoux-Chaplin n'y est guillotiné qu'après avoir prononcé un discours ironique et terrible sur la moralité de ceux qui se dressent en justiciers dans la société contemporaine. Pour la première fois depuis 25 ans — depuis qu'il produisit *L'Opinion publique* (intitulée en Amérique : *Une Femme de Paris*) — Chaplin renonce à la prédominance de l'élément comique...

Chaplin, on le sait, subit profondément l'influence de la culture française : il parle souvent de deux projets qu'il tient à cœur : un *Napoléon*, où l'on verrait l'Empereur, homme faible et victime de la tyrannie des femmes nombreuses de son entourage, et un film sur l'Indochine française, où il incarnerait un poilu français...

Pour en revenir à *Monsieur Verdoux*, c'est, dit-on, Orson Welles qui suggéra ce sujet à Chaplin, ou du moins qui le convainquit de le tourner. Chaplin aurait voulu avoir Welles comme co-réalisateur. Mais le hasard a voulu que Welles fût trop pris par ailleurs. C'est dommage, car on aurait aimé voir le résultat de la collaboration de deux personnalités aussi exceptionnelles. En fait, tous deux redoutaient au fond une association aussi prolongée, sachant qu'elle susciterait des désaccords terribles qui pourraient mettre fin à une amitié qui leur est précieuse.

A la place de Welles, Chaplin a pris comme associé son ami de 25 ans, le metteur en scène français Robert Florey, l'un des hommes les plus doués d'Hollywood, qui n'a pas eu souvent l'occasion de donner la pleine mesure de son talent. Si Florey a cru devoir démentir les premières informations, selon lesquelles il travaillait avec Chaplin, c'est qu'il fut aussitôt débordé de demandes d'amis de France qui voulaient des détails sur le film, des interviewes ou des photos. Or, il est lié par sa promesse à Chaplin de ne faire aucune publicité au film avant son achèvement.

En outre, il y a aussi entre Florey et Chaplin des divergences ; et Florey ne sait encore quel sera, en fin de compte, son apport réel au film. Aussi ne veut-il pas revendiquer d'avance une signature à laquelle il ne sait encore s'il aura droit.



Charlie Chaplin et sa jeune femme, Oona O'Neil, fille du célèbre dramaturge américain...

La question de l'atmosphère française, notamment, reste délicate. Florey en sera rendu responsable : or, Chaplin, forcément, ne se laisse pas intimider par le réalisme. Tout ce qui peut servir la valeur dramatique du film il prétend l'incorporer, que le détail en soit authentique ou non.

Ainsi, la scène de l'exécution (qui fut tournée la première) est jouée non pas à la française, mais purement à l'américaine. Exécuté devant une foule nombreuse, Verdoux prend le temps de faire un long discours, qui rappelle un peu la fin du dictateur. Florey, nous croyons le savoir, a vainement essayé, jusqu'à présent, de faire revenir le grand mime sur sa décision, bien que la scène soit déjà montée depuis des semaines...

## LE NOUVEAU LANDRU

Techniquement aussi, *Monsieur Verdoux* rompt nettement avec les anciens Chaplin. Charlot n'avait jamais connu que la technique primitive du muet : plans généreux, plans américains, gros plans. A l'instigation de Florey, il y aura pour la première fois dans un film de Chaplin des travellings, des panoramiques, des clairs-obscurs, etc. La caméra, d'ailleurs, est entre les mains de Curt Courant, l'opérateur bien connu en France et en Europe, qui, depuis son arrivée à Hollywood, est victime des rigoureuses mesures de restriction établies par le syndicat des cameramen. Courant vient néanmoins de tourner le film de Preston Sturges avec Harold Lloyd, *The Sin of Harold Diddlebock (Le Pêché de Harold Diddlebock)*, mais il a dû le tourner anonymement par arrangement spécial avec le syndicat.

Les visites sont rigoureusement interdites sur le plateau de *Monsieur Verdoux*. Aucun journaliste ne peut se vanter d'en avoir vu tourner une scène. Les seules exceptions ont été faites en faveur des personnalités soviétiques qui viennent parfois en visite à Hollywood : Chaplin jouit d'un prestige énorme en U.R.S.S. et, de son côté, il s'intéresse particulièrement à la civilisation russe.

D'après nos informations, en tout cas, nous pouvons affirmer que bien qu'il aborde un genre nouveau pour lui, Chaplin ne nous décevra pas : qui ne lui ferait confiance ?





Et les grilles de la mine restaient obstinément fermées...

## QU'ELLE ÉTAIT VERTE MA VALLÉE

La magie de John Ford dans un drame chez les mineurs gallois

A bien l'analyser, ce film de John Ford, adapté d'un roman de Richard Llewellyn, aborde les sujets les plus divers : réquisition contre les méfaits de l'industrialisation, il apporte à décrire la vie familiale des mineurs gallois un soin minutieux; il constitue à la fois le procès du puritanisme hypocritement intrinsèque et du pa-

tronat de droit divin; plaider en faveur du syndicalisme, il montre toute la valeur d'une volonté soutenue par la foi. On y trouverait mille autres choses encore, depuis l'attachement presque religieux des Anglais à leur reine (Victoria « regnante ») jusqu'à l'effrètement progressif du droit absolu du père de famille sur ses enfants. De quoi, en

un mot, satisfaire et indisposer tout le monde.

Certains crieront à la facilité. Ils prétendront, non sans une apparence de raison, qu'il est indigne d'un maître du cinéma comme John Ford d'employer pour émouvoir des moyens aussi rudimentaires et parfois aussi grossiers. Ils citeront sans doute la recherche des victimes dans la mine inondée, qui apparaît évidemment comme l'un des moments les plus faibles du film, encore que les éclairages y soient d'une indéniable qualité. Leur rappellerai-je, à ces sceptiques, à ces cœurs secs, que Le Mouchard, du même John Ford, finissait sur la mort, dans une église, du sinistre dénonciateur enfin absous par la mère de sa victime, et que, malgré sa conclusion ridiculement mélodramatique, cette œuvre est considérée par beaucoup comme un des sommets du cinéma américain ?

L'outrance est loin d'être aussi poussée dans Qu'elle était verte ma vallée. L'erreur de ceux qui se plaignent de l'excessive sensiblerie qui y aurait cours, est de ne pas vouloir — ou savoir — placer chaque personnage dans son cadre, dans son milieu, de ne pas lui donner son exacte valeur par rapport à l'ensemble. Qu'importe que l'attention ne nous apporte-t-elle qu'un souci, qu'une joie, qu'une expérience à la fois ? Et, dans un village, les plus petits drames ne prennent-ils pas des allures de catastrophes ?

Le sujet — le seul — c'est une tranche de vie de la famille Morgan (mineurs, fils et pères de mineurs) dans un village du Pays de Galles. Et, à cette occasion, la vie du village lui-même. Grèves, accidents, mariages, maladies, départs, n'est-ce pas, en raccourci, les seuls événements qui jalonnent cette suite interminable de journées de travail qui, pour ces hommes et ces femmes, constitue tout l'horizon ?

La difficulté consistait à nous y intéresser. Et c'est là qu'intervient l'extraordinaire magie de John Ford. « Sa » vallée, il nous la décrit tout d'abord très simplement, telle qu'elle était dans le temps. Et à cette occasion, sans y insister, il nous présente un à un ses personnages. D'autres viendront s'y adjoindre par la suite : le pasteur, la mère, quelques comparses. Mais, déjà, nous connaissons ceux avec qui nous allons être pendant deux heures, nous savons où et comment ils vivent, nous les suivons dans la

## LES CRITIQUES DE



Walter Pidgeon, pasteur...

« How green was my valley. »  
Film américain : v.o. sous-titré.  
Scénario : Philip Dunne d'après Richard Llewellyn.  
Réalisation : John Ford.  
Interprétation : Walter Pidgeon, Maureen O'Hara, Donald Crisp, John Loder, Anna Lee, Sara Allgood, Roddy Mc Dowall, Barry Fitzgerald, Patrick Knowles.  
Chef-opérateur : Arthur Miller.  
Musique : Alfred Newman.  
Production : Fox.

jeu sombre qui coule, comme une lave fatiguée, dans l'unique rue du village, cette rue dont le seul aboutissement, dont le sommet, la fin est la mine qui domine gens et maisons.

A partir de ce moment, nous ne quittons plus ces compagnons, nous nous identifions à eux, nous souffrons, nous nous révoltons avec eux. Et la mine plane sur nous comme elle pèse sur eux.

La seule qualité du film serait-elle cette communication immédiate, totale, affectueuse des personnages et du spectateur, qu'il faudrait dire déjà que la partie est gagnée. Mais il en possède d'autres : une atmosphère perpétuellement tendue, une science du maniement des foules, un dosage savant et pourtant imperceptible à l'observateur superficiel des ombres bien tranchées et des flous émollients. Et, par-dessus tout, cette émotion contenue, qui ne permet qu'à de rares instants de s'appesantir sur l'événement qui bouleverse une vie. Ce n'est pas ici la force, la vigueur, la brutalité qui marquent le talent, mais la continuité d'une ambiance particulièrement périlleuse.

Il fallait que les acteurs se plissent à ces demi-teintes et qu'aucun ne prétendît être la vedette sur qui repose le film. Walter Pidgeon, Maureen O'Hara, Donald Crisp, Anna Lee et tous les autres ont su, tout en respectant le caractère de l'œuvre, ne pas créer de déséquilibre. Pidgeon montre cependant qu'il est de taille à affronter les plus grands rôles. Un seul nom se détache nettement de la distribution : celui du jeune Roddy Mc Dowall. Rien n'est plus agaçant que les enfants prodiges. Mais rien n'est plus émouvant que l'enfance. Quand, par hasard, un moins de quinze ans réussit à ne pas vouloir prendre tout le monde à témoin de son savoir-faire et de sa précoce intelligence, il est bien rare qu'il ne se place d'emblée bien au-dessus de tous ses aînés dans la carrière. C'est le cas de Roddy Mc Dowall. On lui pardonne donc sans peine de s'imposer ainsi, puisqu'il le fait grâce à des moyens qu'il tient de la seule nature et dont il n'essaie pas d'abuser.

Jean NERY.

## LA SEMAINE (Suite) ★ LES CRITIQUES DE LA

### LES MILLE ET UNE NUITS

Un Bagdad "d'Épinal" sans la moindre originalité

Film américain : en technicolor, V, doublée.  
Scénario : Michael Hogan.  
Dialogues : True Boardman.  
Réalisation : John Rawlins.  
Interprétation : Jon Hall, Maria Montez, Sabu, Leif Erikson, Billy Gilbert, Turhan Bey, John Qualen.  
Chef-opérateur : Milton Krasner.  
Décors : Jack Otterson.  
Musique : Frank Skinner.  
Production : Universal.

Azi, Ahmed, Haround-el-Raschid, Sheherazade, Kamar... Tous ces noms ont beaucoup servi déjà aux conteurs de tous les temps et surtout aux cinéastes, ces conteurs modernes dont la langue plus qu'aucune autre sait exprimer le merveilleux. Récemment « Le Voleur de Bagdad » nous rendait les fastes de l'Orient vus par un metteur en scène anglais ; « Les Mille et une nuits » nous donnent un aperçu de la conception hollywoodienne du monde merveilleux d'Aladin et de Sinbad : c'est tout comme...

L'histoire est ce que l'on peut attendre d'un « grand » film en technicolor fait pour ces grands enfants qui vont au cinéma pour se distraire. Les images sont violemment « orientales » avec un désert tout jaune, un ciel tout bleu, des femmes lascives et des hommes au torse bronzé, luisants, comme des statues bien astiquées.

Des piscines, des coussins à fleurs surmontés de dais en voile transparent, quelques palmiers aussi piqués dans le sable, tout cela traversé de tortures, d'enlèvements au galop, des traîtrises d'un grand vizir qui convoite le trône, du kalife d'enlacements photographiques... Rien ne manque à cette vision très conventionnelle d'un Bagdad d'Épinal !

La mise en scène est correcte, sans la moindre innovation, sans faute technique : elle manque terriblement d'originalité. On aimerait parfois voir la grosse patte d'Orson Welles appliquant une bonne gifle à ces décors exaspérants de luxe et à ces marionnettes qui dansent comme sur une musique de Kettelby, les figures du « Marché persan ». Mais ne divaguons pas : ce film n'est pas fait pour nous émouvoir...

Des interprètes, il n'y a rien à dire. On attendait Maria Montez (Sheherazade) qui est comme chacun sait, Mme Jean-Pierre Aumont. C'est un titre à notre sympathie. On voudrait bien pouvoir dire qu'elle n'est pas seulement jolie, mais il nous est impossible d'apprécier le talent d'un comédien à travers le doublage. Tous ses partenaires : Sabu, Jon Hall, Leif Erikson, ne sont que les décors vivants et les bibelots de ce bazar oriental.

Roger REGENT.

Maria Montez, princesse des « Mille et Une Nuits », remet à Sabu un sabre de légende.



Pour sauvegarder son indépendance L'ÉCRAN français et toujours parler en journal libre... n'accepte aucune publicité cinématographique

## L'INSAISSISSABLE FRÉDÉRIC

Une fantaisie aux ailes rognées

Film français.  
Scénario et dialogues : Gérard Carlier et Carlo Rim.  
Réalisation : Richard Pottier.  
Interprétation : Renée Saint-Cyr, Denise Grey, Paul Meurisse, J. Fusier-Gir, Annette Poivre, Jean Meyer, Pierre Bertin.  
Chef-opérateur : Charles Bauer.  
Chef-opérateur du son : Calvet.  
Décors : Boutie.  
Production : Pathé-Tejpus.

poursuite des gigolos. Evidemment, aucun reporter n'a jamais joué le jeu aussi loin, Dieu merci ! Et l'on comprendrait à la rigueur que le héros s'embarquât dans pareilles aventures pour entreprendre un reportage sur la pègre ; mais on ne comprend pas du tout qu'il prenne des risques semblables pour démontrer que les romans policiers ne doivent pas être mis entre toutes les mains.

Néanmoins, cette anecdote absurde trouve une espèce de crédibilité dans la narration fantaisiste et humoristique qui nous en est présentée, grâce aux deux principaux interprètes, aux dialogues adroits de Carlo Rim, au moins en ce qui concerne la première moitié du film, grâce au découpage habile de Gérard Carlier. Aussi longtemps que se noue l'anecdote, le récit est allègre, allusif et jamais ennuyeux : on pense au film policier de Jacques Becker, *Dernier Atout*.

Mais Jacques Becker était soutenu par une intrigue policière étoffée et il avait su garder le rythme et l'intérêt de l'histoire jusqu'à la dernière image. Ici, l'anecdote est terriblement courte et il est fâcheusement clair, au bout de dix minutes, que les principaux protagonistes tomberont dans les bras l'un de l'autre comme finira le film.

Tel est cet *Insaississable Frédéric*, honnêtement mis en scène par M. Richard Pottier, et où quelques silhouettes de convention sont confiées à de bons acteurs comme Jeanne Fusier-Gir, Pierre Bertin et Palau.

Jean QUEVAL.



L'indiscret Paul Meurisse stupéfie Renée St-Cyr par son accoutrement...

Le sourire doux d'Angharad (Maureen O'Hara) et la précoce intelligence du jeune Huw (Roddy Mc Dowall)...





D'Artagnan — Cantinflas — s'oppose aux ténébreux desseins de Richelieu ! Cette version mexicaine des « Trois Mousquetaires » est... très fantaisiste.



Ces images tragiques où s'exprime toute la grandeur du désespoir de l'homme, sont extraites de « La Perla de la Paz »...



L'ANCIEN BATELEUR, DEvenu VEDETTE, DANS « LES TROIS MOUSQUETAIRES », « LE TORERO » et « GRAND HOTEL ».

## MEXICO INQUIETE HOLLYWOOD...

**D**E Hollywood parcourue en long et en large par tous les reporters du monde, on a presque tout dit. Mais du Mexique !...

C'est un pays à peu près inconnu des Français, du point de vue cinématographique. Et pourtant nous dit Mme Denise Tual — qui vient d'accomplir un tour du cinéma en quatre-vingts jours : New-York, Hollywood, Mexico... — « C'est à Mexico que l'on trouve les plus beaux et les plus grands studios du monde !... »

La conception, la construction et l'aménagement de ces studios sont remarquables : les plus importants, situés dans un faubourg de la ville, forment une véritable cité, dessinée en étoile, où chaque producteur a son quartier. Maison de la décoration, de la distribution, de la photographie avec tous les laboratoires qu'on peut souhaiter, maison des auteurs aussi, et du metteur en scène... Tout est tellement moderne et confortable que Hollywood, en comparaison, semble un peu surannée et dépassée...

Les Mexicains n'ont-ils pas d'ailleurs tablé là-dessus ?... Bien sûr, nous n'en sommes pas encore au stade où l'énorme appareillage des studios californiens sera périmé en raison des progrès constants de la technique !... Mais il n'en demeure pas moins que certains techniciens ont déjà été attirés par les facilités de travail qu'offre Mexico. Faut-il ajouter cette menace aux dangers qui guettent Hollywood ?

Les Mexicains, toutefois, s'intéressent surtout, pour le moment, à une production d'inspiration nationale : *La Barraca*, réalisée par Gabaldone avec la vedette Domingo Soler, est d'une expression aussi pure dans sa langue qu'*Angèle* dans la nôtre. Par contre, le film réalisé d'après une histoire de Steinbeck par Emilio Fernandez avec Maria-Helena Marquez et Pedro Armendariz, est plus entaché d'américanisme bien qu'il s'agisse d'un récit du folklore...

Dolores del Rio, revenue dans son pays, en est une des plus grandes vedettes. Leur « Viviane Romance » s'appelle Maria Felix :

et l'un de leurs meilleurs comédiens, Ango del Carril, parle parfaitement le français. Un « Charlot » mexicain, l'ancien bateleur Cantinflas, connaît dans tout le pays un immense succès. Il a tourné une version ultra-fantaisiste des *Trois Mousquetaires*; son d'Artagnan comme, d'ailleurs, Richelieu, et Milady de Wintez s'y montrent sous les aspects les plus inattendus !...

Tout ce qui touche à la France, à l'art français, jouit auprès des Mexicains d'un prestige incomparable. Quelques films, présentés à Mexico, *Bataille du rail* et *Les Anges du péché*, produisirent une impression considérable. Les Mexicains aimeraient que la France pût voir leur production nationale; aussi le festival de Cannes est-il considéré comme le grand événement cinématographique mondial de l'année... Tous ceux qui pourront faire le voyage se réjouissent déjà... Et c'est Cantinflas, sa plus grande vedette, que le Mexique a délégué pour le représenter à Cannes.

Roger REGENT.

### ...et Cantinflas fait penser à Charlot



Un film historique : « Rosita Jimenez » perpétue la tradition espagnole au Mexique : Rosita Diaz (à droite) et G. de Luna.



...un scénario de Steinbeck, inspiré du folklore local et réalisé en deux versions : américaine et mexicaine.



## Une nouvelle école anglaise I. - DU DOCUMENTAIRE A LA FICTION

JUSQU'A ces derniers temps il ne m'était guère facile, de Londres, de vous parler des films anglais, ce qui ne manque pas d'être paradoxal. Mais il faut bien dire qu'avant la guerre le cinéma anglais n'était pas beaucoup plus connu en France que les cinémas belge ou japonais : d'un nouveau film américain, une simple comparaison avec un film ancien du même metteur en scène — ou le rappel d'un acteur que vous connaissez — suffit à donner idée. Mais les films anglais actuels, avec leurs équipes renouvelées de metteurs en scène et d'acteurs, c'est quelque chose de presque entièrement nouveau, d'un style créé à partir d'éléments neufs. Lors d'un récent séjour à Paris, plusieurs amis m'ont demandé pourquoi je n'avais pas signalé à l'avance *Dead of Night* (Au cœur de la nuit). Voilà qui est encore plus compliqué ; car, au sein du jeune cinéma anglais renaissant, *Dead of Night* est en soi-même une sur-nouveauté, le signe précurseur d'une dissidence...

Comme après tout rien ne pressait, il valait mieux attendre que les films anglais parvinssent un peu plus nombreux en France. Et comme pour juger des quali-

De notre correspondant particulier à Londres Jacques BOREL

tés du cinéma anglais il n'est pas inutile d'en connaître les défauts, félicitons-nous qu'on expédie par le même courrier le meilleur et le pire, les ennuyeux larvairement de *Millions like us* (Ceux de chez nous) en même temps que *Dead of Night* et *The Way to the Stars* (Le Chemin des étoiles). Ces derniers films s'ajoutant aux quelques-uns qui avaient déjà été montrés, le spectateur français connaît maintenant les visages des principaux acteurs britanniques et a pu voir un échantillon de ce que savent faire un certain nombre de metteurs en scène d'ici. Hétons-nous de dire, cependant, que la sélection projetée en France est encore très insuffisante. Un seul film de Carol Reed a été présenté ; aucun Compton-Bennett, ni de Thornton Dickinson... Et ce sont trois des meilleurs réalisateurs ! On pourrait sans peine énumérer une dizaine de films excellents et autant de fort honorables, pris dans la production de ces dernières années, et qui doivent à tout prix être vus. Sans compter une quantité de documentaires, et documentaires romancés de premier ordre.

CERTAINS ont pu dire que l'élan actuel du cinéma anglais était dû à la guerre : d'une part, aux conditions matérielles faites pendant la guerre au cinéma ; à une prise de conscience née de la guerre, d'autre part. C'est partiellement juste, nous le verrons. Toutefois dès 1940-1941, alors que ces facteurs n'avaient pas encore joué à plein, on pouvait noter les premiers signes du mouvement de redressement. *The Stars Look Down*, un film sur la mine de Carol Reed, *Love on the Dole*, tiré par John Baxter d'un roman de Walter Greenwood, marquaient à la fois l'inter-vention des préoccupations sociales et un réalisme enfin dégagé de l'imitation maladroite de Hollywood qui avait jusqu'alors prévalu. On aurait pu s'attendre à ce que le salut pour le film anglais vint, en ce pays de brumes, de poésie romantique, d'histoires de fantômes, par le truchement de la fiction fantastique : il n'en fut rien.

C'est l'influence du documentaire qui est venue révolutionner le carton-pâte des studios. A un cinéma d'imagination médiocre, artificiellement importé, il fallait d'abord un nettoyage par le réel : John Grierson, Alberto Cavalcanti d'abord, puis Basil Wright, Paul Rotha et les équipes de jeunes qui se groupèrent autour d'eux, ont, par le documentaire, inventorié le contenu visuel du paysage anglais, paysage apaisant des « downs », paysage inquiétant des « moors », ou paysage sinistre des banlieues industrielles. Ils dénombrèrent et trièrent le matériel humain aussi, à la recherche des types sociaux, des diverses catégories ethniques. Ils expérimentèrent sur le son, le bruit de la mine, le rythme du langage, les accents locaux. Ils repartaient du concret. Leur acharnement à théoriser, à exalter le réalisme, avait quelque chose d'irri-

tant parfois : mais leur travail était hardi et nécessaire.

POURTANT on voyait peu leurs films, où, consciencieusement, ils montraient la pose des câbles téléphoniques ou le travail des postiers dans les trains, des pêcheurs dans les chalutiers. C'est alors que les conditions de guerre intervinrent, leur ouvrant une plus large audience. Les ministères, les services de l'armée ne tardent pas en effet à comprendre quels services ils peuvent demander au cinéma. Si vous questionnez les intéressés vous les entendrez longuement vitupérer l'incompréhension et la lenteur des bureaucrates, et dans le détail ils ont certainement raison. A considérer les choses en gros, il n'en est pas moins vrai que des facilités considérables et des moyens financiers énormes ont été distribués par voie officielle à des dizaines de jeunes réalisateurs. Circonstances dont on attendrait qu'elles fussent stérilisantes : quoi de plus brisant pour un artiste, même de moyen génie, que d'avoir à discuter le sujet et la forme de son œuvre avec un fonctionnaire ou un militaire dont dépendent les moyens de réalisation ? Et pourtant ça ne s'est pas trop mal passé en définitive. Faut-il en savoir gré à une inhabituelle largeur de vues chez les fonctionnaires et militaires britanniques ? Je n'oserais l'affirmer. Les peintres ont bénéficié de semblables générosités gouvernementales pour faire de la « peinture de guerre » et ça ne leur a pas réussi. Même si les exigences de la propagande étaient conçues de la manière la plus libérale, leurs efforts pour plaire, pour justifier les libéralités dont ils étaient redevables les ont portés à choisir des sujets de convenance au détriment de leur inspiration. Il me paraît plus vraisemblable de tenir compte du fait que la compétence cinématographique se trouvait être l'apanage d'un petit nombre de jeunes hommes, et même quelques jeunes femmes, pourvus d'une solide indépendance de pensée, d'une bonne dose d'insolence à l'égard de l'autorité, de la volonté bien établie de n'en faire qu'à leur tête, et qui ne craignaient pas d'exprimer leur opinion. Telle est du moins l'impression que me donnent ceux d'entre eux que je connais. Il faut évidemment ajouter que l'Anglais est toujours prêt à dépenser beaucoup d'énergie pour faire respecter l'individu par l'Etat, et que les serviteurs de l'Etat sont mieux dressés qu'ailleurs à s'incliner devant les droits de l'individu. Le résultat est que ces centaines de « films de propagande » réalisés aux frais de la princesse pendant la guerre sont la plupart du temps indemnes de tout esprit de propagande, et souvent très peu conformistes.

On se demande par exemple par quelle dialectique Humphrey Jennings put jamais convaincre un rond-de-cuir qu'il y avait une propagande quelconque à faire, en montrant dans *Lily Marlene* comment la chanson allemande, qui de par son caractère nostalgique jouissait de la prédilection des troupions de la Wehrmacht, passa les lignes au cours des nuits d'Afrique, où de leurs positions les troupiers britanniques l'entendaient chanter par leurs adversaires dans le silence du désert. Sans parler de *World of Plenty* où Paul Rotha démontre qu'il y aurait sur terre de quoi vivre si seulement on se donnait la peine d'en organiser la répartition. Même sans aller jusqu'à ces cas extrêmes, il était bien rare que les « films de propagande » anglais ne reclassent point quelque intention frondeuse.

IL y avait aussi les films purement éducatifs destinés à l'armée et non au public. L'un d'eux *Next of Kin* (Le plus proche parent), qui devait expliquer aux soldats qu'il ne fallait pas parler imprudemment, car des bribes de conversation soigneusement recueillies, mises bout à bout, et interprétées, pouvaient dévoiler un secret militaire — *Next of Kin* devint entre les mains de son réalisateur Thorold Dickinson une histoire si passionnante qu'on dut en faire une version commerciale. Les documentaires d'ailleurs tendaient de plus en plus à s'attacher à des personnages et à reconstituer une histoire vraie ou interprétée.

(Suite page 14.)



Enfin, Lydia (Merle Oberon) a rencontré l'amour sous les traits d'Alan Marshall...

### LYDIA

Film américain : v.o. sous-titré.  
Scénario : Julien Duvivier et L. Bush-Fekete.  
Adaptation et dialogues : Ben Hecht et Samuel Hoffenstein.  
Réalisation : Julien Duvivier.  
Interprétation : Merle Oberon, Edna May Oliver, Alan Marshall, Joseph Cotton, Hans Yara, George Reeves, John Halliday.  
Décors : Julia Heron.  
Musique : Miklos Rozsa.  
Production : Alexander Korda-Artists Associés.

DECIDEMMENT la mode est au « film chronologique »... Notamment chez les producteurs qui, ces dernières années, ont fait appel à Julien Duvivier.

Après l'histoire de trois ou quatre générations françaises de « Untel père et fils », voici le récit d'une vie : la vie d'une Américaine aujourd'hui vieille fille par la faute de quatre prétendants qui, à la fin du siècle dernier, ne surent pas lui apporter l'amour idéal de ses rêves d'adolescente.

La vieille fille et les quatre prétendants prennent le thé sur une terrasse et racontent bravement leurs vieux souvenirs, dont le défilé en images constitue le film.

Mlle Lydia Mac Millan était donc une jeune fille qui attendait beaucoup de la vie. Elle était sensible, passionnée, exigeante. Enfin c'était, comme on dit, un caractère. Et c'est en conséquence ce qu'il aurait fallu pouvoir dire du film retraçant son histoire.

Or, ce film, qui comporte plusieurs séquences très belles, est dans son ensemble ennuyeux. C'est d'ailleurs un accident banal que le beau soit ennuyeux. Mais cette rencontre — de la beauté et de l'ennui — porte un nom qui la condamne : l'académisme.

Trop de passages de ce film justement sont académiques. Ce sont des tableaux admirables, composés avec une science, un goût infinis, mais glacés. La passion, comme l'huile, se fige sous l'action du froid. Et en fin de compte, nous sommes déçus par cette histoire, qui ne manquait pas non plus de finesse psychologique, de même que

### REQUINS D'ACIER

Guerre sur mer et plate histoire d'amour...

CET ouvrage n'ajoutera pas grand-chose de nouveau à l'illustration cinématographique de la guerre sur mer. Nous y retrouvons les poncifs du genre : la jeune fille aimée par deux officiers embarqués sur le même sous-marin, l'un sous les ordres de l'autre, et qui ignorent, respectivement, leur commun amour. Et, naturellement, tout finit bien ; c'est ce séduisant mauvais sujet de Tyrone Power qui l'emportera ; on s'en doutait dès le début.

Deux choses à signaler cependant : la trouvaille assez drôle qui marque la rencontre du héros et de l'héroïne, et surtout, la scène de l'attaque de la base d'approvisionnement des navires ennemis ; elle n'est pas sans nous évoquer la magnifique et téméraire aventure de Saint-Nazaire. Il y a là de très belles images et un déroulement dramatique qui, à lui seul, mérite d'être vu. Le reste est toujours digne de ce bon travail fait depuis des années par un « vieux de la vieille » comme Archie Mayo ; il y a de jolies vues du port de « New-London » et vraiment, que

« Crash dive »  
Film américain : en technicolor, v.o. sous-titré.  
Scénario : Jo Swerling.  
Réalisation : Archie Mayo.  
Interprétation : Tyrone Power, Anne Baxter, Dana Andrews, James Gleason, Dame May Whitty.  
Production : Fox.

ce soit en noir ou en couleurs, la mer demeure éminemment photographique ! Lucienne ESCOUBE.



Le cœur d'Anne Baxter va évidemment au beau Tyrone...

### Académique - hélas ! - et souvent ennuyeux

Lydia a été déçue par l'amour. On le regrette d'autant plus que les premières images donnaient beaucoup d'espérance.

La réalisation de ce film est donc extrêmement soignée. Certaines faiblesses n'en sont que plus inexplicables. Les grattes-ciels qui servent de toile de fond à la conversation des vieux amis, orient qu'ils sont effectivement peints sur une toile. Et les vieux amis, sous un maquillage et des postiches puérils, hurlent leur âge véridique.

L'interprétation pêche par les défauts qui sont communs à tout le film : Joseph Cotton, Hans Yara, Georges Reeves, et même Alan Marshall et Merle Oberon, les plus passionnés, manquent d'âme autant qu'ils jouent avec talent.

Quant à Edna May Oliver, dont l'âge et la laideur sont utiles à tant de films, on préfère ceux où elle ne fait que de courtes apparitions. La musique est remarquable.

Jean THEVENOT.



Abbott et Costello, ou les mystères de la séduction...

### DEUX NIGAUDS DANS UNE ILE

L'agonie du burlesque ?

« Pardon my sarong »  
Film américain : v.o. sous-titré.  
Scénario : True Boardman, Nat Perrin, John Grant.  
Réalisation : Eric C. Kenton.  
Interprétation : Bud Abbott, Lou Costello, Virginia Bruce, Robert Paige, Lionel Atwill, William Demarest, Nan Wynn.  
Chef-opérateur : Milton Krasner.  
Production : Universal.

PRECEDES d'une renommée mondiale — qui semble, en l'occurrence bien surfaite — voici, enfin, dans le huitième film, qu'ils ont tourné, Abbott et Costello...

Produits de guerre destinés à soutenir le moral du G.I., Abbott et Costello — qui ne méritent aucunement d'être comparés à Laurel et Hardy, ces derniers seigneurs de l'école Mack Sennett — n'apportent rien de neuf si ce n'est qu'ils inaugurent à l'écran, assez médiocrement d'ailleurs, un procédé couramment employé au cirque : le gros Costello, chargé de provoquer le rire, tient le rôle de l'auguste et le maigre Abbott, dans le personnage très flou du compère peu sympathique, celui de M. Loyal.

L'intrigue vient que les deux héros de cette pochade, émaillée de plaisanteries écoulées et réalisées sans soin par Eric Kenton, luttent contre des gangsters dans une île du Pacifique peuplée de pin-up girls... Simple prétexte à une piètre revue de music-hall où brillent pourtant des éléments de valeur : les chanteurs noirs « The Four Ink Spots », les danseurs, Tip, Tap et Toe ; le ballet Saronga réglé par Katherine Dunham. Une romance à la guimauve entre Virginia Bruce et Robert Paige n'arrange guère les choses...

TACHELLA.



Claude May et le cheval-vedette...

### MASTER LOVE

Un cheval de la famille des invertébrés...

Film français.  
Scénario et dialogues : R. Péguy et Pierre Maudru.  
Réalisation : Robert Péguy.  
Interprétation : Claude May, Fernand Fabre, Georges Lannes, André Bervil, Colette Brosset, Simone Alain, Bébéres, Eddy Edmond.  
Chef-opérateur : Géo Clere.  
Décors : Drouard.  
Musique : Vincent Scotto.  
Production : B.A.P.

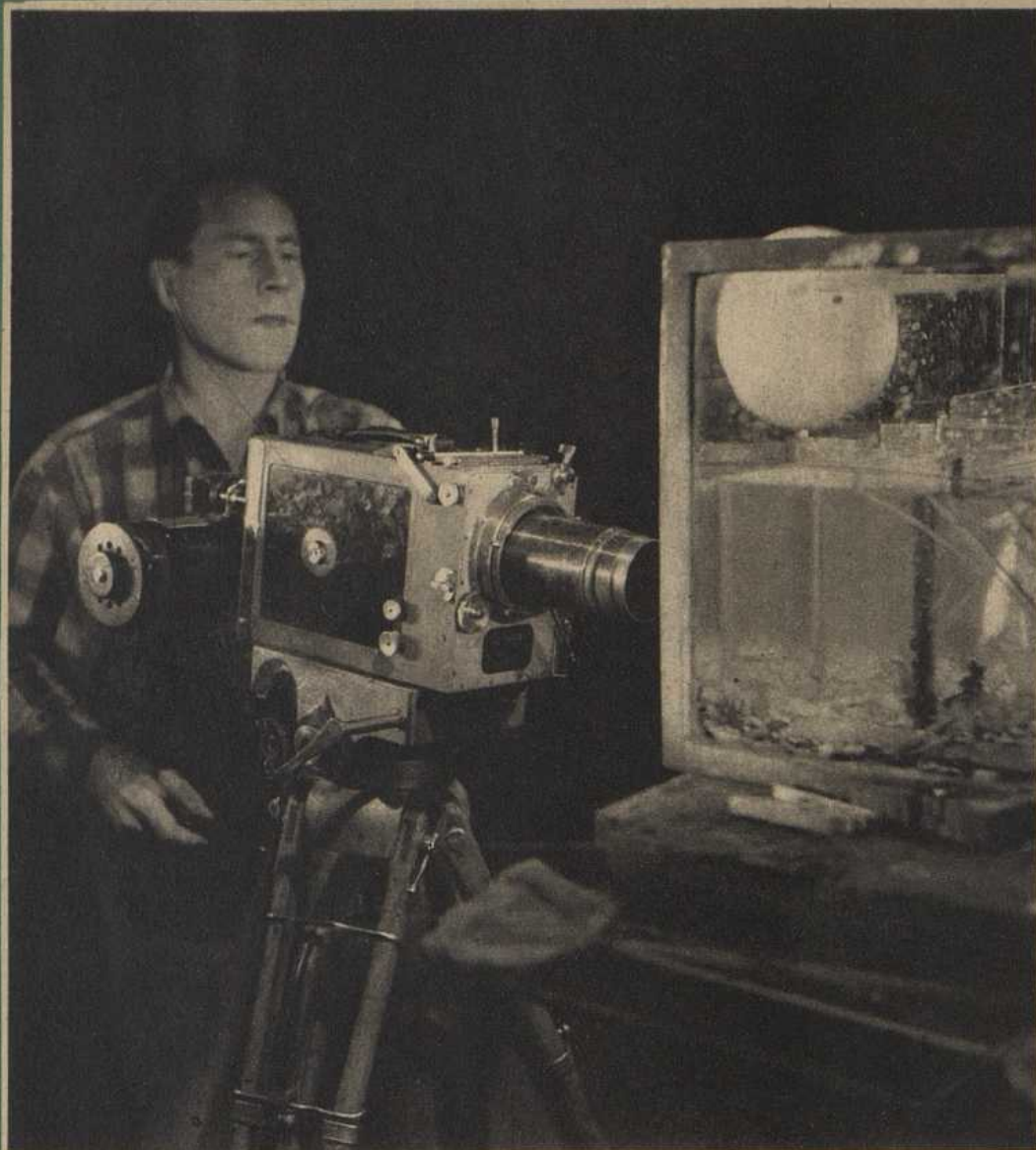
MONSIEUR le pasteur obèse mène une curieuse existence : tel un ennuqué d'opérette, il cohabite dans les écuries de Maisons-Laffitte avec un harem de gais. Nul ne sait pourquoi. Serait-ce une conséquence de la crise du logement ? Toujours est-il que, venu là comme un cheveu sur la soupe, ce pasteur roucoule de séquence en séquence : « Mon Dieu, protégez-moi de Satan ! »

Ces innocentes psalmodies sur une partition signée Vincent Scotto se déroulent avec lenteur et pitié dans les couloirs du turf : Georges Lannes, propriétaire endetté d'un music-hall à femmes nues et du cheval « Music-Hall », expédie sa blonde maîtresse, Simone Alain, régler en nature les créanciers... Sous ses ordres, deux balafres tentent de subtiliser le rival de « Music-Hall » : « Master Love », de l'écurie Fernand Fabre..., mais le bataillon de gais, emmené par l'énergique capitaine Claude May, empêche le vol... « Master Love » gagne dans un fauteuil, Lannes est chocolat, Claude May séduit le jockey Eddy Edmond et la girl souffreteuse Colette Brosset se réchauffe avec le bouillant radio-reporter André Bervil...

Cette médiocrité sur pellicule se passe de commentaires... « Je fais un radio-reportage, ou plutôt un raideau-reportage ! » déclarent sous la pluie un personnage de cette oeuvre invertébrée à la mesure de son auteur, un homme de la famille des Richebé, Couzinet et autres, Robert Péguy, auréolé par vingt ans de cinéma : « Le Père la cerise », « Monsieur Breloque a disparu », « Grand-père », « Les Altes blanches », etc...

T.





Vers l'aquarium spécialement conçu où évoluent les « Assassins d'eau douce », Jean Painlevé braque sa camera et guette...



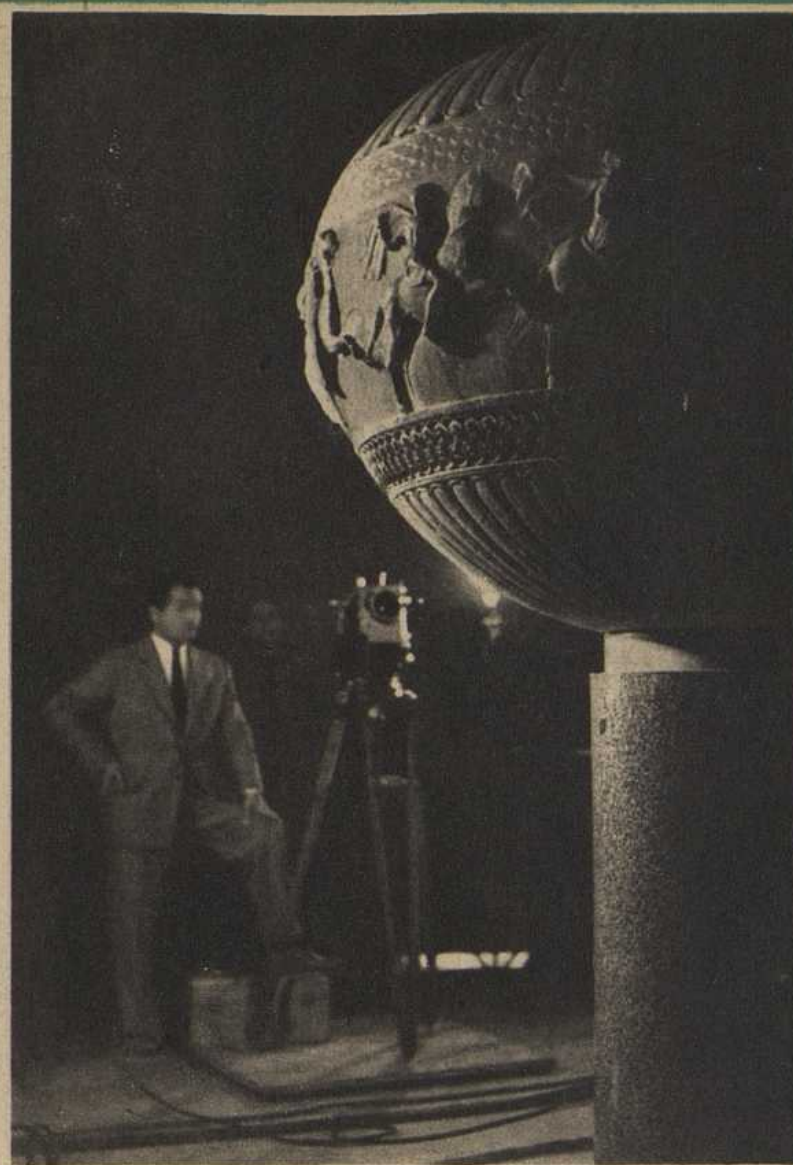
Dans ces bocaux, Jean Painlevé a rassemblé les minuscules animaux, ses vedettes... (Photos BERTRAND)



...dont l'objectif enregistrera patiemment les évolutions et la dramatique vie quotidienne...



Dans la nuit, au Louvre, une femme drapée de marbre se prête de bonne grâce aux exigences cinématographiques...



...Marcel Martin réalise, sur un scénario de J.-G. Auriol, un film éducatif: « Le Travail du marbre ».

## DES ASSASSINS D'EAU DOUCE AUX ESPIONS DE HAUTE MER

### "AMOURS, DÉLICES ET ORGUES"



Les « orgues », ici, sont remplacées par un piano devant lequel Gisèle Pascal à (gauche) bavarde avec Catherine Erard ; à droite, les « amours », avec Jean Desailly.



**A**U sous-sol du Conservatoire National des Arts et Métiers, le laboratoire ressemble à un studio de poche : dans l'eau bouillonnante d'un aquarium que chauffe les sunlights, deux ranâtres dévorent des proies vivantes...

Jean Painlevé tourne *Assassins d'eau douce*, une bande de six cents mètres qui fera connaître sur des rythmes de Duke Ellington « Stompy Jones » et « White Heat », les mœurs d'insectes de rivière, tels que les larves de libellule, de dytique, les nêpes, les phryganes, etc...

— En couleurs, ce serait magnifique !

Chaque fois qu'il réalise un film, Painlevé décide de tourner le prochain en couleurs ; mais les moyens manquent toujours...

Il a fallu engager de nouvelles vedettes animales, les grosses chaleurs ayant porté un coup mortel à la distribution ; et Painlevé est retourné pêcher patiemment ses vedettes en eau douce...

Dans l'aquarium, on change de décor ; on plante des algues... Painlevé prépare un gros plan de phrygane...

**MINUIT** dans les couloirs du Louvre : des ombres portent des projecteurs dans la salle des antiquités grecques...

La vedette attend : c'est une jeune « Femme drapée », âgée de 2.400 ans. Sous l'œil du producteur Raymond Millet et du réalisateur Marcel Martin, on va tourner certains plans d'un film éducatif commandé par l'Etat : *Le travail du marbre*.

La caméra enregistre d'abord une tête de déesse qui provient du fronton du Parthénon...

Puis — instant historique — pour la première fois, on filme la *Victoire de Samothrace* (la vraie, jusqu'ici les cinéastes n'utilisaient qu'une maquette). On répète : la caméra glisse sur son travelling... Les rois de France assistent à la cérémonie...

Trop de sunlights et tout s'éteint. Réparations et attente : impatientes, les ombres royales s'enfuient...

**GISELE PASCAL**, toute bouclée, d'un blond vénitien, papote dans un coin du studio... Berthomieu réalise *Amours, Délices et Orgues*, d'après une idée de Julien Duvivier.

« Amours » : ce sont celles de Gisèle Pascal, gouvernante au château des Cœur-Joly, avec Jean Desailly, pion au collège de Saint-Amour... Sur les « délices », soyons discrets... Quant aux « orgues », nous n'avons pas de tuyaux...

En tous cas, Gérard Néry, Dominique Nohain et Lajarrige font, sur l'or-

### "LE MYSTÉRIEUX Mr SYLVAIN"



Simone Renant se demande-t-elle qui, de Marchat, Chevrier ou Villars, est « Le Mystérieux Mr Sylvain » ?

phéon municipal, triompher le jazz : une blonde de dix-huit ans, Catherine Erard se fait la voix sur une musique de Mistraki ; et Desailly se révèle, assure-t-on, un troublant chanteur de charme...

**HEUREUX** qui comme Ulysse... maquette Simone Renant, puisque c'est aux mains de Piedeloup (Ulysse) que l'ange de Barbizon abandonne son beau visage.

— *L'Ange*, me dit la vedette du *Mystérieux Monsieur Sylvain*, un scénario de Solange Térac dont Jean Stelli poursuit la réalisation, est redevenu femme, une femme très amoureuse de Frank Villars et qui se trouve mêlée à une affaire d'espionnage assez compliquée où Jean Chevrier apparaît en lieutenant de vaisseau, Jean Marchat en ingénieur et Frank en capitaine aviateur. Je finirai par y laisser ma vie, ce qui est après tout une façon comme une autre de faire une fin... Nous revenons du Midi. Temps épouvantable ; tête du producteur. Nous avons tourné quelques extérieurs à la base aéronavale de Saint-Mandrier, près de Toulon : Jean Chevrier et Frank Villars, en fringants officiers, passaient leur temps à se faire sauter...



# Re-tour de manivelle

## TACHES D'ENCRE

par Roger VITRAC

J'ai lu beaucoup d'articles sur le festival Charlie Chaplin. Pas une ombre au tableau.

Variations sur le génie, sur la solitude, sur la grandeur. Charlot tout seul, dans un fauteuil. Sur un trône. Que d'encre !

Et je m'empresse d'y aller moi-même de mes petits pâtés. Et tout d'abord, une critique à l'endroit d'une certaine critique.

Pourquoi croit-elle devoir distinguer Charlot de Charlie Chaplin ? Est-il si distingué de distinguer ?

Charlot a-t-il une vie civile ? Une vie privée ? Privée de quoi ?

Un certain Oscar Wilde se distinguait ainsi de lui-même : « J'ai mis mon génie dans ma vie : je n'ai mis que mon talent dans mes œuvres. »

Mais qui connaît avec certitude la vie géniale de Shakespeare ?

Et la vie de chien de Charlot ? Le génie ? Rabâchez cette niaiserie : le génie est une longue patience. Croyez-vous ? Mais plutôt : le génie est une brève impatience. Ne croyez-vous pas ?

Et si les films de Charlot n'étaient que des dessins animés, et Charlot lui-même une invention de Walt Disney ?

Même rythme, même comique, même mouvement.

Vous qui désirez faire des films qui fassent rire, pensez-y. Après tout, le comique, c'est surtout des bonshommes qui font semblant.

Choisir un scénario... Avez-vous pensé à ce que ce-la représente pour M. Charlie Chaplin auteur de films ?

Du Dictateur à Landru, on aimerait assister aux angoisses de cet entr'acte.

Et y applaudir. Sans rire.

## LES CRITIQUES DE LA SEMAINE (suite)

### SON DERNIER ROLE

Départ sans gloire...

Film français. Scénario et dialogues : Le Chanoin d'après de Zilahy. Réalisation : Jean Gourguet. Interprètes : Gaby Morlay, Dalio, Jean Tissier, Jean Debucourt. Musique : Sylviano. Production : S.F.P.

CELIA commence et finit place des Vosges, sur un banc de square. Sans doute pour nous mettre dans l'atmosphère. Car le film, malgré certaines recherches de mise en scène et de scénario, ne se départit pas un seul instant de ce caractère poussiéreux et désuet qui, le jour de la première, faisait dire, par deux fois, à ma voisine : « Il me semble que j'ai déjà vu ça ». Qui n'a pas lu, dans sa jeunesse, quelques numéros de la « Veillée des Chaumières » et de l'« Almanach Vermot » ? D'histoire, point. Quelques échantillons d'humanité sans con-

sistance se rencontrent, se heurtent, se quittent ; mais nous ne nous intéressons pas à eux. On les a entourés d'« utilités » dégrossies à la hache d'abordage. Et l'on prétend nous montrer un film psychologique. Et même un tantinet métaphysique (le destin est personnifié par un sombre jeune homme à l'air hagard).

A vrai dire, tout cela serait beaucoup mieux en vaudeville ou en farce. Pensez donc : on nous présente Mme Gaby Morlay comme une jeune comédienne à succès, Dalio comme un auteur plein de talent et Jean Tissier est un poète ! Pendant ce temps, le spectateur attend en vain le coup de théâtre et se demande sur quelle galère il s'est embarqué.

Quand on se joue ainsi de la patience des autres, il faut leur donner quand même une autre compensation qu'une syncope finale de Gaby Morlay. D'autant plus que chacun sait que ce n'est que du chiqué. J. N.



La grande vedette et son auteur : Gaby Morlay et Dalio.

## Une nouvelle école anglaise DU DOCUMENTAIRE A LA FICTION

(Suite de la page 10.)

On se rendit bientôt compte qu'il était possible, à partir d'un certain nombre de personnages et de faits réels, de les entremêler, de multiplier les caractères et les péripéties, et d'arriver au grand film, avec une anecdote conductrice, tout en conservant le caractère d'authenticité documentaire. Bien plus, ces vertus d'authenticité renforcent la crédibilité de ce qui ressort de la fiction.

C'est cette découverte qui a donné naissance à un genre abondamment exploité dont les exemples les plus éminents sont l'insupportable *In Which we Serve*, de Noël Coward que l'on a passé en France sous le titre *Ceux qui servent sur mer*, et un film de bien meilleur aloi : *The Way Ahead* (*L'Héroïque parade*), de Carol Reed, qu'il faut voir. Le système consiste à prendre un certain nombre de types sociaux très caractéristiques et très différents, et à les faire se rencontrer à l'armée. Chaque personnage est traité dans la manière documentaire, avec indication précise de ses attaches familiales et sociales, mais leur juxtaposition et le sort qui leur est fait dans la guerre donne lieu à une anecdote. Il est curieux de constater qu'un vieux routier des ficelles théâtrales comme Noël Coward se soit vu tenter par cette méthode suggérée par ses cadets les moins expérimentés, et il était fatal qu'il la gâchât en y imprimant tous ses tics personnels et son agaçant snobisme. Mais ce schéma a fourni quelques réussites, en dépit du caractère assez conventionnel imposé par les circonstances de

guerre. Je ne serais pas surpris qu'on puisse dénombrer une bonne douzaine de films conçus sur le même patron, et cette manie risque de devenir dangereuse si les scénaristes anglais ne parviennent pas à s'en débarrasser. C'est ce que je compte examiner dans un prochain article, à propos d'un film récent : *The Captive Heart*, qui me paraît indiquer que le cinéma anglais est arrivé à un carrefour.

J. B.

## SOUS LE CIEL DE POLYNESIE

Un bon film, bien joué, qui tourne court

« Bahama passage. » Film américain. Réalisation : Edward H. Griffith. Interprétation : Madeleine Carroll, Stirling Hayden, Flora Robson, Cecil Kellaway.



Madeleine Carroll, belle et provocante.

L s'en faut de peu que ce soit un film de qualité : il s'en faut exactement de la visible soumission des auteurs aux diktats conjugués d'un service de vente soucieux de ne déplaire à aucun élément de l'aimable clientèle et d'une censure corporative ultra-prudente !

Car on tenait là un sujet puissant et l'on pouvait exécuter un beau travail au burin sur les personnages que l'action rassemblait. L'histoire se passe dans un flot de l'archipel polynésien où la race blanche est représentée par la seule et puritaine famille Ainsworth qui, depuis des générations, fait récolter le sel marin par une population indigène qu'elle régit dans un esprit de despotisme « éclairé », de pater-

nalisme condescendant sans cruauté ni tendresse inutiles. Il y avait de quoi faire ! Hélas ! le tableau entrepris n'est pas achevé : les couleurs trop crues sont atténuées sitôt posées et, bientôt, caractères, situations, problèmes sont rejetés à l'arrière-plan pour laisser la vedette à une pâle histoire d'amour.

Décidément la règle semble générale : quand Hollywood s'attaque à un sujet charnu, la prudence bien connue des commerçants intervient et l'on voit alors la montagne accoucher d'un sourire en forme de cœur. Mettant ainsi paradoxalement le comble à nos regrets, ce film — qui a failli être de classe — est excellentement joué par Madeleine Carroll, allumée, perverse, bonne fille, par Stirling Hayden dans un rôle difficile d'ole blanche (de jars, plutôt) qui a avalé la Bible, et, surtout, par Flora Robson, mère odieuse et pleurarde, qui est une grande comédienne.

Le technicolor a heureusement fait des progrès depuis que ce film a été réalisé.

François TIMMORY.

Supplément du n° 57

# L'ECRAN Français

Sem. du 31 juil. au 5 Août

18-701

## LES PROGRAMMES DE PARIS ET DE LA BANLIEUE

Les films qui sortent cette semaine :

**TOMBE DU CIEL**, Français. Réal. E. Reinert, avec Claude Dauphin, Jacqueline Gauthier, Gisèle Pascal (Marivaux 2<sup>e</sup>). — **ASSURANCE SUR LA MORT**, Américain. Réal. de Billy Wilder, avec F. Mac Murray, Barbara Stanwyck, Ed.-G. Robinson (Paramount, 2 août, d. ; Avenue, 7 août, v.o.). — **SOUPCONS**, Américain v.o. Réal. d'Alfred Hitchcock, avec Cary Grant, Joan Fontaine (Cinéma Champs-Élysées 8<sup>e</sup>). — **MURDER MY SWEET** (Le crime vient à la fin), Américain v.o. Réal. d'Edward Dmytryk, avec Dick Powell, Ann Shirley (Ermitage 8<sup>e</sup>). — **LE FAUCON MALTAIS**, Américain v.o. Réal. de John Huston, avec Humphrey Bogart, Mary Astor (Broadway 8<sup>e</sup>). — **GEBONNIO LE PEAU ROUGE**, Américain v.o. Réal. de Paul Sloane, avec Ellen Drew (Max-Linder 9<sup>e</sup>). — **BRITISH INTELLIGENCE SERVICE**, Américain v.o. Avec Boris Karloff (R.-Cité Opéra 9<sup>e</sup>).

L'« Ecran Français » vous recommande parmi les nouveautés :

**CITIZEN KANE** (Marbeuf 8<sup>e</sup>). — **IL ETAIT UNE PETITE FILLE** (Club Vedettes 9<sup>e</sup>). — **QUELLE ETAIT VERTE, MA VALLEE** (Madeleine 9<sup>e</sup>). — **L'IDIOT** (Collisée 8<sup>e</sup>, Aubert-Palace 9<sup>e</sup>). — **SABLES DE MORT** (Club Vedettes 9<sup>e</sup>). — **LA VIPERE** (Biarritz 8<sup>e</sup>). — **SYMPHONIE MAGIQUE** (Elysée-Cinéma 8<sup>e</sup>).

et quelques films à voir ou à revoir :

**BATAILLE DU RAIL** (Pérelre 17<sup>e</sup>). — **AU CŒUR DE LA NUIT** (Agriculteurs 9<sup>e</sup>). — **ELEPHANT BOY** (Gambetta-Montrouge). — **FESTIVAL WALT DISNEY** (Pathé-Saint-Denis). — **FESTIVAL CHARLOT** (G.-Théâtre 2<sup>e</sup>, Cinéma-Madeleine 9<sup>e</sup>). — **FANTOME A VENDRE** (Cinépr.-Républ. 11<sup>e</sup>, Raspail 14<sup>e</sup>, Ternes 17<sup>e</sup>, Clichy 18<sup>e</sup>, Radio-Cité Bastille 11<sup>e</sup>, Montp. 14<sup>e</sup>). — **IVAN LE TERRIBLE** (Récarnier 7<sup>e</sup>, Magique 15<sup>e</sup>). — **L'IN-SOUMISE** (Sèvres-Pathé 7<sup>e</sup>). — **LE PURITAIN** (Excelsior 11<sup>e</sup>). — **M. SMITH AU SENAT** (Zoo 12<sup>e</sup>). — **LA CITADELLE** (Exelmans 18<sup>e</sup>). — **OPERA DE QUAT' SOUS** (St. Ursulines 5<sup>e</sup>). — **C'EST ARRIVE DEMAÎN** (Club 9<sup>e</sup>). — **PETIT RENARD** (Magique 15<sup>e</sup>). — **SOUPE AU CANARD** (Gobelins 13<sup>e</sup>). — **TENTATION DE BARBIZON** (Béanger 8<sup>e</sup>). — **ENTREE DES ARTISTES** (Courtyline 12<sup>e</sup>). — **VISITEURS DU SOIR** (Studio 9<sup>e</sup>).

NOMS ET ADRESSES	PROGRAMMES	MATINEES	SOIREES	PERMAN.
<b>1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup>. — BOULEVARDS-BOURSE</b>				
CINEAC ITALIENS, 5, bd des Italiens (M <sup>o</sup> Rich.-Drouot).	RIC. 72-19 Danseuse de San Diego (d.)	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 30	S. D.
CINE OPERA, 32, av. de l'Opéra (M <sup>o</sup> Opéra)	OPE. 97-52 Sahara	14 h. 30, 16 h. 15	21 heures	D. 14 à 23 h. 12 à 24 h.
CINEPH. MONTMARTRE, 5, bd Montmartre (M <sup>o</sup> Montm.)	GUT. 39-36 La Loi du milieu (d.)			T. L. J.
CORSO, 27, bd des Italiens (M <sup>o</sup> Opéra)	RIC. 82-54 L'Heure mystérieuse (d.)			S. D.
GAUMONT-THEATRE, 7, bd Poissonnière (M <sup>o</sup> B.-Nouv.)	GUT. 33-16 Festival Charlot	15 heures, 17 heures	20 h. 45	
IMPERIAL, 29, bd des Italiens (M <sup>o</sup> Opéra)	RIC. 72-52 Insaissable M. Frédéric	14 h., 16 h., 18 h.	20 heures	S. D.
MARIVAUX, 15, bd des Italiens (M <sup>o</sup> Richelieu-Drouot).	RIC. 83-90 Tombé du ciel	13 heures, 17 heures	20 h. 45	D. 15 heures
MICHOUDIERE, 31, bd des Italiens (M <sup>o</sup> Opéra)	RIC. 60-33 Tant que je vivrai	15 heures	20 h. 45	13 h. à 24 h.
PARISIANA, 27, bd Poissonnière (M <sup>o</sup> Montmartre)	GUT. 56-70 (clôture annuelle)	P. sem. 15 h. à 24 h.	20 h. 45	T. L. J.
REX, 1, bd Poissonnière (M <sup>o</sup> Montmartre)	CEN. 83-93 Mensonges	15 h. 30, 18 heures	20 h. 45	S. D. 13-24 h.
SEBASTOPOL-CINE, 43, bd Sébastopol (M <sup>o</sup> Châtelet)	CEN. 74-83 Danger d'aimer (d.)	Deux matinées	20 h. 45	D.
STUDIO UNIVERSSEL, 31, av. de l'Opéra (M <sup>o</sup> Opéra)	OPE. 01-12 L'Imposteur (v.o.)	15 heures	20 h. 30	S. D.
VIVIENNE, 49, rue Vivienne (M <sup>o</sup> Richelieu-Drouot)	GUT. 41-39	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 30	
<b>3<sup>e</sup>. — PORTE-SAINT-MARTIN-TEMPLE</b>				
BERANGER, 49, r. de Bretagne (M <sup>o</sup> Temple)	ARC. 94-56 Tentation de Barbizon	J. 15 heures	21 heures	D. 14 h., 16.30
KINERAMA, 37, bd St-Martin (M <sup>o</sup> République)	ARC. 70-82 Pénitentier de femmes (d.)			14 à 23 h. 30
MAJESTIC, 31, bd du Temple (M <sup>o</sup> République)	TUR. 97-34 Maison dans la dune		20 h. 45	P. 14 h.-24 h.
PALAIS FETES, 8, r. aux Ours (M <sup>o</sup> Arts-et-M.) 1 <sup>re</sup> salle.	ARC. 77-44 La Femme fatale	14 heures, 15 heures.		
PALAIS FETES, 8, r. aux Ours (M <sup>o</sup> Arts-et-M.) 2 <sup>e</sup> salle.	ARC. 77-44 Avent. en Birmanie (d.)		20 h. 45	D.
PALAIS ARTS, 102, bd Sébastopol (M <sup>o</sup> Saint-Denis).	ARC. 62-98 Avent. en Birmanie (d.)	14 h. 45 D. (2 mat.)	20 h. 45	D.
PICARDY, 102, bd Sébastopol (M <sup>o</sup> Saint-Denis).	ARC. 62-98 Ca Femme fatale	15 heures	20 h. 45	D.
<b>4<sup>e</sup>. — HOTEL-DE-VILLE</b>				
CINEAC RIVOLI, 78, rue de Rivoli (M <sup>o</sup> Châtelet)	ARC. 61-44 L'Homme à la cagoule noire	14 heures	20 h. 30	S. D.
CINEPHONE-RIVOLI, 117, r. St-Antoine (M <sup>o</sup> St-Paul)	ARC. 95-27 L'Alibi	14 heures, 16 h. 30	20 h. 45	S. D.
CYRANO, 40, bd Sébastopol (M <sup>o</sup> Réaumur-Sébastopol)	ROQ. 91-89 Les Réprouvés		20 h. 45	T. L. J.
HOTEL DE VILLE, 20, r. du Temple (M <sup>o</sup> Hôtel-de-Ville)	ARC. 47-86 Danger d'aimer (d.)	P. 14 à 18 heures	21 heures	S. D. 14 à 24 h.
LE RIVOLI, 80, r. de Rivoli (M <sup>o</sup> Hôtel-de-Ville)	ARC. 63-32 Ceux du rivage	14 h., 18 heures	21 heures	D.
SAINT-PAUL, 73, r. Saint-Antoine (M <sup>o</sup> Saint-Paul)	ARC. 07-47 Vive la liberté	T. l. j., 15 heures	20 h. 45	D. 14-23 h.
<b>5<sup>e</sup>. — QUARTIER LATIN</b>				
BOUL' MICH', 43, bd Saint-Michel (M <sup>o</sup> Cluny)	ODE. 48-29 Hollywood Hôtel (v.o.)	14 h. 15-16 h. 15	20.15-22 h.	S. D. (L. 23)
CHAMPOLLION, 51, rue des Ecoles (M <sup>o</sup> Cluny)	ODE. 51-60 Hercule	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 40	D.
CIN. PANTHEON, 13, r. Victor-Cousin (M <sup>o</sup> Cluny)	ODE. 15-04 Vie de Thomas Edison (v.o.)	14 h. 45, 16 heures	20 h.-22 h.	T. l. j.
CLUNY, 60, r. des Ecoles (M <sup>o</sup> Cluny)	ODE. 20-12 (clôture annuelle)			14 à 24 h. 30
CLUNY-PALACE, 71, bd Saint-Germain (M <sup>o</sup> Cluny)	ODE. 07-76 Impasse	15 heures	20 h. 45	D. 15 heures
MONGE, 34, r. Monge (M <sup>o</sup> Cardinal-Lemoine)	ODE. 51-46 La Falaise mystérieuse (d.)	15 heures	20 h. 45	D. 16 heures
MESANGE, 3, rue d'Aras (M <sup>o</sup> Cardinal-Lemoine)	ODE. 21-14 Les Mains diaboliques (d.)		20 h. 45	
SAINT-MICHEL, 7, place Saint-Michel (M <sup>o</sup> St-Michel)	DAN. 79-17 Impasse	14 h., 16 heures	20 h.-22 h.	
STUDIO-URSULINES, 10, r. des Ursulines (M <sup>o</sup> Luxemb.)	ODE. 39-19 Opéra de quat'sous	15 heures	21 heures	
<b>6<sup>e</sup>. — LUXEMBOURG-SAINT-SULPICE</b>				
BONAPARTE, 76, rue Bonaparte (M <sup>o</sup> Saint-Sulpice)	DAN. 12-12 Le Bonheur est p. demain (v.o.)	15 heures, S. (2 mat.)	21 heures	14 heures
DANTON, 99, boulevard Saint-Germain (M <sup>o</sup> Odéon)	DAN. 08-18 La Falaise mystérieuse (d.)	15 h., S. D. (2 mat.)	21 heures	D. 2 mat.
LATIN, 34, bd Saint-Michel (M <sup>o</sup> Cluny)	DAN. 81-51 Hôtel Impérial (d.)	Deux matinées	21 heures	D. 14 à 24 h.
LUX, 76, rue de Rennes (M <sup>o</sup> Saint-Sulpice)	LIT. 62-25 Elles étaient douze femmes	15 h., S. D. (2 mat.)	21 heures	D. 14 h. à 21h.
PAX-SEVRES, 103, r. de Sèvres (M <sup>o</sup> Duroc)	LIT. 99-57 Les Sans Soucis (d.)	L. J. S., 15 h. D. (2 m.)	21 heures	
RASPAIL-PALACE, 91, bd Raspail (M <sup>o</sup> Rennes)	LIT. 72-57 Service secret (d.)	Tous l. jours, 15 heures	20 h. 45	D. 14 à 19.30
REGINA, 155, r. de Rennes (M <sup>o</sup> Montparnasse)	LIT. 26-36 Gung-Ho (d.)	15 h., 16 h. 15	20.15, 22h.	D.
STUDIO-PARNASSE, 11, r. Jules-Chaplain (M <sup>o</sup> Vavin)	DAN. 58-00 Le Capitain	15 heures	20 h. 45	D. 14 h.-23 h.

J. VIDAL et Georges PILLEMENT



LES CRITIQUES DE LA SEMAINE (suite)

NOMS ET ADRESSES	PROGRAMMES	MATINEES	SOIREES	PERMAN.
<b>7. — ECOLE MILITAIRE</b>				
GRAND CINEMA, 55, av. Bosquet (M <sup>o</sup> Ecole-Milit.)	INV. 44-11	14 h. 30	20 h. 45	D.
MAGIC, 23, av. La Motte-Picquet (M <sup>o</sup> Ecole-Militaire)	SEG. 69-77	15 heures	20 h. 45	D.
PAGODE, 57 bis, r. de Babylone (M <sup>o</sup> St-François-Xavier)	INV. 12-15	14 h. 30, 16 h. 45	20 h. 45	D. 14-16h.45
RECAMIER, 3, r. Recamier (M <sup>o</sup> Sèvres-Babylone)	LIT. 18-49	L. J. S. 14 h. 45	20 h. 45	D. 2 mat.
SEVRES-PATHE, 80 bis, rue de Sèvres (M <sup>o</sup> Duroc)	SEG. 63-88	15 heures	21 heures	D. 14,30-17 h.
STUDIO-BERTRAND, 29, rue Bertrand (M <sup>o</sup> Duroc)	SUF. 64-66	Le Navire en feu (d.)	21 heures	D.
<b>8. — CHAMPS-ELYSEES</b>				
AVENUE, 5, r. du Colisée (M <sup>o</sup> Marbeuf)	ELY. 49-34	A part. 14 h., 5 séances		T. les jours
BALZAC, 1, r. Balzac (M <sup>o</sup> George-V)	ELY. 52-70			S. D.
BIARRITZ, 22, rue Quentin-Bauchart (M <sup>o</sup> Marbeuf)	ELY. 42-33	15 heures, 17 heures	21 h. 45	14 h. à 24 h.30
BROADWAY, 36, av. Champs-Élysées (M <sup>o</sup> Marbeuf)	ELY. 24-89			D. 9 h.-23 h.30
CESAR, 63, av. des Champs-Élysées (M <sup>o</sup> Marbeuf)	ELY. 38-91			D. 9 h.-23 h.30
CINEAC SAINT-LAZARE (M <sup>o</sup> Gare Saint-Lazare)	LAB. 80-74	15 heures, 17 heures		14 h. 30-24 h.
CINE ETOILE, 131, av. Ch.-Élysées (M <sup>o</sup> George-V)				10 h.-24 h.
CINEMA CHAMPS-ÉLYS., 118, Ch.-Él. (M <sup>o</sup> George-V)	ELY. 61-70			D. 14h.-21h.15
CINÉPOLIS, 35, r. de Laborde (M <sup>o</sup> Saint-Augustin)	LAB. 66-42			S. D. 2 soir.
COLISEE, 38, av. des Champs-Élysées (M <sup>o</sup> Marbeuf)	ELY. 29-46			D. 13.30-23.30
CINEPRESSE (Champs-Élysées)				
ELYSEES-CINEMA, 65, av. Ch.-Élysées (M <sup>o</sup> Marbeuf)	BAL. 37-90			S. D.
ERMITAGE, 72, av. des Champs-Élysées (M <sup>o</sup> Marbeuf)	ELY. 15-71			S. D.
LE PARIS, 23, av. Ch.-Élysées (M <sup>o</sup> Marbeuf)	BAL. 03-30			S. D.
LORD-BYRON, 122, av. Champs-Élysées (M <sup>o</sup> George-V)	BAL. 04-22			S. D.
LA ROYALE, 25, r. Royale (M <sup>o</sup> Madeleine)	ANJ. 82-66			S. D.
MADELEINE, 14, bd Madeleine (M <sup>o</sup> Madeleine)	OPE. 56-03			S. D.
MARBEUF, 34, r. Marbeuf (M <sup>o</sup> Marbeuf)	BAL. 47-19			S. D.
NORMANDIE, 116, av. Champs-Élysées (M <sup>o</sup> George-V)	ELY. 41-18			S. D.
PEPINIERE, 9, r. de la Pépinière (M <sup>o</sup> Saint-Lazare)	EUR. 42-93			S. D.
PORTIQUES, 146, av. des Champs-Élysées (M <sup>o</sup> George-V)	BAL. 41-46			S. D.
TRIOMPHE, 92, av. Champs-Élysées (M <sup>o</sup> George-V)	BAL. 45-65			S. D.
<b>9. — BOULEVARDS-MONTMARTRE</b>				
AGRICULTEURS, 8, rue d'Athènes (M <sup>o</sup> Trinité)	TR. 96-48			D. 14.30-19 h.
ARTISTIC, 61, rue de Douai (M <sup>o</sup> Cligny)	TRI. 81-07			D.
AUBERT-PALACE, 24, bd des Italiens (M <sup>o</sup> Opéra)	PRO. 84-64			S. D.
CAMEO, 32, bd des Italiens (M <sup>o</sup> Opéra)	PRO. 20-89			S. D.
LE CAUMARTIN, 4, r. Caumartin (M <sup>o</sup> Madeleine)				S. D.
CINEAC MADELEINE, bd Madeleine (M <sup>o</sup> Madeleine)				S. D.
CINÉCRAN, 17, rue Caumartin (M <sup>o</sup> Madeleine)	OPE. 81-50			S. D.
CINÉPHONE-ITALIENS, 6, bd des Italiens (M <sup>o</sup> Opéra)	PRO. 24-79			S. D.
CINÉMONDE-OPERA, 4, chaussée d'Antin (M <sup>o</sup> Opéra)	PRO. 01-90			S. D.
CINEVOY-SAINTE-LAZARE, 101, r. St-Lazare (M <sup>o</sup> St-Laz.)	TRI. 77-44			S. D.
COMEDIA, 47, bd de Cligny (M <sup>o</sup> Blanche)	TRI. 49-48			S. D.
CLUB, 2, r. Chauschat (M <sup>o</sup> Richelieu-Drouot)				S. D.
CLUB DES VEDETTES, 2, r. des Italiens (M <sup>o</sup> R.-Drouot)	PRO. 88-81			S. D.
DELTA, 17 bis, bd Rochechouart (M <sup>o</sup> Barbès-Roch.)	TRU. 02-18			S. D.
FRANCAIS, 28, bd des Italiens (M <sup>o</sup> Opéra)	PRO. 33-88			S. D.
GAITE-ROCHECHOUART, 15, bd Rochech. (M <sup>o</sup> Barbès)	TRU. 81-77			S. D.
HELDER, 34, bd des Italiens (M <sup>o</sup> Opéra)	TRU. 11-24			S. D.
LAFAYETTE, 54, r. Fbg-Montmartre (M <sup>o</sup> Montmartre)	TRU. 80-50			S. D.
MAX-LINDER, 24, bd Poissonnière (M <sup>o</sup> Montmartre)	PRO. 40-04			S. D.
MELIES, 2, r. Chauschat (M <sup>o</sup> Richelieu-Drouot)				S. D.
MOLIN de la CHANSON, 43, bd de Cligny (M <sup>o</sup> Blanche)	TRI. 40-75			S. D.
OLYMPIA, 28, boulevard des Capucines (M <sup>o</sup> Madeleine)	OPE. 47-20			S. D.
PARAMOUNT, 2, bd des Capucines (M <sup>o</sup> Opéra)	OPE. 34-37			S. D.
PERCHOIR, 43, r. Fbg-Montmartre (M <sup>o</sup> Montmartre)	PRO. 13-89			S. D.
PICALLE, 11, bd Picalle (M <sup>o</sup> Picalle)				S. D.
RADIOCITE-OPERA, 8, bd des Capucines (M <sup>o</sup> Opéra)	OPE. 95-48			S. D.
ROXY, 65 bis, r. Rochechouart (M <sup>o</sup> Barbès-Rochec.)	TRU. 34-40			S. D.
STUDIO, 2, r. Chauschat (M <sup>o</sup> Richelieu-Drouot)				S. D.
<b>10. — PORTE-SAINT-DENIS-REPUBLIQUE</b>				
BOULEVARDIA, 42, bd Bonne-Nouvelle (M <sup>o</sup> B.-Nouv.)	PRO. 69-63			D. 14 h.-24 h.
CASINO ST-MARTIN, 48, fg St-Martin (M <sup>o</sup> St-D.)	ROQ. 50-03			D.
CINEX, 2, boulevard de Strasbourg (M <sup>o</sup> Gare-du-Nord)	BOT. 41-00			D.
CONCORDIA, 8, r. Fbg-St-Martin (M <sup>o</sup> Strab.-St-Denis)	BOT. 32-05			D.
DEJAZET, 41, boulevard du Temple (M <sup>o</sup> République)	ARC. 73-08			D.
ELDORADO, 4, bd de Strasbourg (M <sup>o</sup> Strab.-St-Den.)	BOT. 18-76			D.
FOLIES-DRAMATIQUES, 40, r. de Bondy (M <sup>o</sup> République)	BOT. 23-00			D.
GLOBE, 17, fg Saint-Martin (M <sup>o</sup> Strab.-St-Denis)	BOT. 47-56			D.
LOUXOR-PATHE, 170, bd Magenta (M <sup>o</sup> Barbès)	TRU. 38-58			D.
LUX-LAFAYETTE, 209, rue Lafayette (M <sup>o</sup> Gare-du-Nord)	NOR. 4-28			D.
NEPTUNA, 28, bd Bonne-Nouvelle (M <sup>o</sup> Strab.-St-Den.)	PRO. 20-74			D.
NORD-ACTUA, 6, bd Denain (M <sup>o</sup> Gare-du-Nord)	TRU. 51-91			D.
PADIFIC, 48, bd de Strasbourg (M <sup>o</sup> Strab.-St-Denis)	BOT. 12-18			D.
PALAIS DES GLACES, 37, r. Fbg-du-Temple (M <sup>o</sup> Rép.)	NOR. 48-93			D.
PARIS-CINE, 17, bd Strasbourg (M <sup>o</sup> Strab.-St-Denis)	PRO. 21-71			D.
PARMENTIER, 158, avenue Parmentier				D.
REPUBLIQUE-CINE, 23, fg du Temple (M <sup>o</sup> République)	BOT. 54-06			D.
SAINT-DENIS, 8, bd Bonne-Nouvelle (M <sup>o</sup> S.-St-Denis)	PRO. 20-00			D.
SAINT-MARTIN, 174, fg Saint-Martin (M <sup>o</sup> G.-de-l'Est)	NOR. 82-55			D.
SCALA, 17, bd de Strasbourg (M <sup>o</sup> Strab.-St-Denis)	PRO. 40-00			D.
TEMPLE, 77, rue du Fbg-du-Temple (M <sup>o</sup> Goncourt)	NOR. 60-92			D.
TIVOLI, 14, rue de la Douane (M <sup>o</sup> République)	NOR. 26-44			D.
VARLIN-PALACE, 28, rue Varlin (M <sup>o</sup> Gare-de-l'Est)	NOR. 75-40			D.
<b>11. — NATION-REPUBLIQUE</b>				
ARTISTIC-VOLTAIRE, 45 bis, rue R.-Lenoir (M <sup>o</sup> Bastille)	ROQ. 19-15			D. 2 mat.
BA-TA-CLAN, 50, boulevard Voltaire (M <sup>o</sup> Oberkampf)	ROQ. 30-12			D.
BASTILLE-PALACE, 4, bd Rich.-Lenoir (M <sup>o</sup> Bastille)	ROQ. 21-65			D.
CASINO-NATION, 2, avenue Taillebourg	GRA. 24-52			D.
CINEPRESSE-REPUBL., 5, av. Républ. (M <sup>o</sup> République)	OBE. 58-08			D.
CITHEA, 112, rue Oberkampf (M <sup>o</sup> Parmentier)	OBE. 15-11			D.
CYRANO, 76, rue de la Roquette	ROQ. 91-89			D.
EXCELSIOR, 105, av. de la République (M <sup>o</sup> Père-Lach.)	OBE. 86-06			D.
IMPERATOR, 113, rue Oberkampf (M <sup>o</sup> Parmentier)	OBE. 41-18			D.
PALERMO, 101, boulevard de Charonne	ROQ. 51-77			D.
PALLO-CITE-BASTILLE, 5, rue St-Antoine (M <sup>o</sup> Bastille)	DOR. 54-60			D.
SAINTE-MARIE, 8, bd Voltaire (M <sup>o</sup> St-Ambroise)	ROQ. 89-16			D.
SAINTE-SABINE, 27, rue Saint-Sabla (M <sup>o</sup> Bastille)				D.
STAR, 4, rue des Boulets	OBE. 54-67			D.
TEMPLEIA, 8, rue du Fbg-du-Temple (M <sup>o</sup> Temple)	OBE. 54-67			D.
VOLTAIRE-PALACE, 95 bis, r. de la Roquette (M <sup>o</sup> Volt.)	ROQ. 65-10			D.

NOMS ET ADRESSES	PROGRAMMES	MATINEES	SOIREES	PERMAN.
<b>12. — DAUMESNIL-GARE DE LYON</b>				
CINEPH.-ST-ANTOINE, 100, Fbg-St-Antoine (M <sup>o</sup> Bast.)	DID. 34-85			S. D.
COURTELIN, 78, av. de Saint-Mandé (M <sup>o</sup> Picpus)	DID. 74-21			D. (2 m.)
KURSAAL, 17, rue de Gravelle (M <sup>o</sup> Daumesnil)	DID. 97-86			D.
LUX-BASTILLE, 2, place de la Bastille (M <sup>o</sup> Bastille)	DID. 79-17			S. D.
LYON-PATHE, 12, rue de Lyon (M <sup>o</sup> Gare-de-Lyon)	DID. 01-59			D.
NOVELTY, 29, avenue Ledru-Rollin	DID. 95-61			D.
RAMBOUILLET-PAL., 12, r. Rambouillet (M <sup>o</sup> Reuilly)	DID. 15-48			D. 2 mat.
REUILLY-PALACE, 60, bd de Reuilly (M <sup>o</sup> Daumesnil)	DOR. 64-71			D.
FERIA, 100, cours de Vincennes (M <sup>o</sup> Vincennes)	GAL. 87-23			D.
TAINE-PALACE, 14, rue Taine (M <sup>o</sup> Daumesnil)	DID. 44-50			D. 14 à 18.30
ZOO-PALACE, 275, avenue Daumesnil	DID. 07-48			S.D. (2 soir.)
<b>13. — GOBELINS-ITALIE</b>				
ESCURIAL, 11, bd Port-Royal (M <sup>o</sup> Gobelins)	POR. 28-04			D.
LES FAMILLES, 141, rue de Tolbiac (M <sup>o</sup> Tolbiac)	GOB. 51-55			D.
FAUVETTE, 58, avenue des Gobelins (M <sup>o</sup> Italie)	GOB. 56-86			D.
FONTAINEBLEAU, 102, avenue d'Italie (M <sup>o</sup> Italie)	GOB. 76-86			D.
GOBELINS, 73, avenue des Gobelins	GOB. 60-74			D.
ITALIE, 174, avenue d'Italie (M <sup>o</sup> Italie)	GOB. 48-41			D.
JEANNE-D'ARC, 45, boulevard Saint-Marcel				D.
KURSAAL, 57, av. des Gobelins (M <sup>o</sup> Gobelins)	POR. 12-28			D.
PALAIS DES GOBELINS, 66 bis, avenue des Gobelins	GOB. 06-19			D.
PALACE-ITALIE, 190, avenue de Choisy (M <sup>o</sup> Italie)	GOB. 62-82			D.
REX-COLONIES, 74, rue de la Colonie	GOB. 87-59			D.
SAINTE-MARCEL, 67, bd Saint-Marcel (M <sup>o</sup> Gobelins)	GOB. 09-37			D.
TOLBIAC, 192, rue de Tolbiac (M <sup>o</sup> Tolbiac)	GOB. 45-93			D.
<b>14. — MONT-PARNASSE-ALESIA</b>				
ALESIA-PALACE, 120, avenue d'Alésia (M <sup>o</sup> Alésia)	LEC. 89-12			D.
ATLANTIC, 37, rue Boulard (M <sup>o</sup> Denfert-Rochereau)	SUF. 01-50			D.
CINEPRESSE-RASPAIL, 216, bd Raspail (M <sup>o</sup> Vavin)	DAN. 44-17			D.
DELAMBRE, 11, rue Delambre (M <sup>o</sup> Vavin)	VAU. 30-18			D.
DENFERT, 24, pl. Denfert-Rochereau (M <sup>o</sup> Denfert-R.)	OPE. 00-11			D.
IDEAL-CINE, 114, rue d'Alésia (M <sup>o</sup> Alésia)	VAU. 59-32			D.
MAINE, 95, avenue du Maine (M <sup>o</sup> Gaité)	SUF. 26-11			D.
MAJESTIC, 224, rue de Vanves (M <sup>o</sup> Porte Vanves)	VAU. 31-30			D.
MIRAMAR, place de Rennes (M <sup>o</sup> Montparnasse)	DAN. 41-02			D.
MONT-PARNASSE, 3, rue d'Odessa (M <sup>o</sup> Montparnasse)	DAN. 65-13			D.
MONTROUGE, 73, avenue d'Orléans (M <sup>o</sup> Alésia)	GOB. 51-16			D.
OLYMPIA (R.B.), 10, rue Boyer-Barret (M <sup>o</sup> Pernetty)	SUF. 67-42			D.
ORLEANS-PATHE, 97, avenue d'Orléans (M <sup>o</sup> Alésia)	GOB. 78-56			D.
PERNETTY, 46, rue Pernetty (M <sup>o</sup> Pernetty)	SEG. 01-89			D.
RADIO-CITE-MONT-PARN., 6, r. Gaité (M <sup>o</sup> E.-Quinet)	DAN. 46-51			D.
SPLENDID-GAITE, 3, rue Laroche (M <sup>o</sup> Gaité)	DAN. 57-43			D.
TH. MONTROUGE, 70, av. d'Orléans	SEG. 20-70			D.
UNIVERS-PALACE, 42, rue d'Alésia (M <sup>o</sup> Alésia)	GOB. 74-13			D.
VANVES-CINE, 63, rue de Vanves	SUF. 30-98			D.
<b>15. — GRENELLE-VAUGIRARD</b>				
CAMBRONE, 100, rue de Cambroche (M <sup>o</sup> M.-Picquet)	SEG. 42-96			D.
CINEAC-MONT-PARNASSE (gare Montparnasse)	LIT. 06-86			D.
CINE-PALACE, 55, rue Croix-Nivert (M <sup>o</sup> Cambroche)	SEG. 52-21			D.
CONVENTION, 29, rue Alain-Chartier (M <sup>o</sup> Convention)	VAU. 32-27			D.
GRENELLE-PALACE, 141, av. E.-Zola (M <sup>o</sup> Emile-Zola)	SEG. 01-70			D.
GRENELLE-PATHE, 122, rue du Théâtre (M <sup>o</sup> Commerce)	SUF. 25-36			D.
GRENETTY, 46, rue Grenetty (M <sup>o</sup> Saint-Charles)	VAU. 38-21			D.
LECCOURBE, 115, rue Lecourbe (M <sup>o</sup> Sèvres-Lecourbe)	VAU. 43-88			D.
MAGIQUE, 204, r. de la Convention (M <sup>o</sup> Boucicaut)	VAU. 20-32			D.
NOUV.-THEATRE, 273, r. de Vaugirard (M <sup>o</sup> Vaugirard)	VAU. 47-63			D.
PALACE-ROND-POINT, 153, rue Saint-Charles	VAU. 94-47			D.
SAINTE-CHARLES, 72, r. Saint-Charles (M <sup>o</sup> Beaugrenelle)	VAU. 72-56			D.
SAINTE-LAMBERT, 6, r. Péclet (M <sup>o</sup> Vaugirard)	LEC. 91-68			D.
SPLENDID-CIN., 60, av. Mont-Picquet (M <sup>o</sup> M.-Picq.)	SEG. 65-03			D.
STUDIO-BOHEME, 113, r. de Vaugirard (M <sup>o</sup> Falguière)	SUF. 75-63			D.
SUFFERIN, 70, av. de Suffren (M <sup>o</sup> Champ-de-Mars)	SUF. 63-16			D.
VARIETES PARIS, 17, r. Cr.-Nivert (M <sup>o</sup> Cambroche)	SUF. 47-59			D.
ZOLA, 68, av. Emile-Zola (M <sup>o</sup> Beaugrenelle)	VAU. 29-47			D.
<b>16. — PASSY-AUTEUIL</b>				
AUTEUIL-BON-CINE, 40, r. La-Fontaine (M <sup>o</sup> Ranelagh)	AUT. 82-83			D.
CAMERA, 70, r. de l'Assomption (M <sup>o</sup> Ranelagh)	JAS. 03-47			D.
EXELMANS, 14, bd Exelmans (M <sup>o</sup> Exelmans)	AUT. 01-74			D.
MOZART, 49, r. d'Auteuil (M <sup>o</sup> Michel-Ange-Auteuil)	AUT. 09-79			D.
PASSY, 95, r. de Passy (M <sup>o</sup> Passy)	AUT. 62-34			D.
PORTE-ST-CLOUD-PAL., 17, r. Gudon (M <sup>o</sup> Pte-St-Cloud)	AUT. 99-75			D.
RANELAGH, 5, r. des Vignes (M <sup>o</sup> Ranelagh)	AUT. 64-44			D.
ROYAL-MAILLOT, 83, av. Grande-Armée (M <sup>o</sup> Maillot)	PAS. 12-24			D.
ROYAL-PASSY, 18, r. de Passy (M <sup>o</sup> Passy)	JAS. 41-16			D.
SAINTE-DIDIER, 48, r. Saint-Didier (M <sup>o</sup> Victor-Hugo)	KLE. 80-41			D.
VICTOR-HUGO, 131 bis, av. Victor-Hugo (M <sup>o</sup> V.-Hugo)	PAS. 49-75			D.
<b>17. — WAGRAM-TERNES</b>				
BERTHIER, 35, bd Berthier (M <sup>o</sup> Champerret)	GAL. 74-15			D.
BATIGNOLLES, 59, r. La Condamine (M <sup>o</sup> Rome)	WAG. 04-04			D.









**L'ECRAN**  
*français*

N'EST-IL PAS TENTANT...  
...ce petit ruisseau champêtre que, ligne en  
main, Gisèle Pascal parcourt dans « Tombé du  
Ciel », qu'elle a tourné avec Claude Dauphin ?